

DES PARENTS TRANSSCEPTIQUES

TRAJECTOIRES, DISCOURS ET PRATIQUES DE PARENTS
OPPOSÉS À LA TRANSITION DE GENRE DE LEUR ENFANT

Rapport financé par le CRSH



CREMIS

Centre de recherche de Montréal
sur les inégalités sociales,
les discriminations et
les pratiques alternatives
de citoyenneté

NICOLAS SALLÉE, PHD.
Chercheur et professeur, UdeM
FLORENCE GIGUÈRE-DIAZ
Auxiliaire de recherche,
étudiante à la maîtrise, UdeM

Des parents transsceptiques. Trajectoires, discours et pratiques de parents opposés à la transition de genre de leur enfant est une production du Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales, les discriminations et les pratiques alternatives de citoyenneté, CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal.

► cremis.ca

Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales, les discriminations et les pratiques alternatives de citoyenneté CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal 66, rue Sainte-Catherine Est, 6e étage, bureau 611, Montréal (Québec) H2X 1K6

Auteur·e·s

Nicolas Sallée, professeur titulaire, département de sociologie, Université de Montréal, directeur scientifique du CREMIS

Florence Giguère-Diaz, étudiante à la maîtrise, département de sociologie, Université de Montréal, auxiliaire de recherche

Référence suggérée

Nicolas Sallée, Florence Giguère-Diaz (2024). *Des parents transsceptiques. Trajectoires, discours et pratiques de parents opposés à la transition de genre de leur enfant*, Québec: Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales, les discriminations et les pratiques alternatives de citoyenneté (CREMIS), CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal.

© Centre de recherche de Montréal sur les inégalités sociales, les discriminations et les pratiques alternatives de citoyenneté, CIUSSS du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal, 2024.

TABLE DES MATIÈRE

TABLE DES MATIÈRE.....	3
INTRODUCTION.....	4
1.1/ Contexte et problématique : les parentalités en tension.....	4
1.2/ Cadre analytique et théorique : des carrières parentales.....	7
1.3/ Terrain et méthodologie.....	8
1.4/ Plan du rapport.....	10
2/ LE CHOC DU COMMING OUT : UNE MISE À L'ÉPREUVE DES PROJECTIONS PARENTALES	11
2.1/ Des dispositions parentales hétéronormées.....	12
2.2/ Des parents qui acceptent : la mise en sens de la transidentité.....	14
2.3/ Des parents qui s'opposent : l'incessant rappel du choc initial.....	16
3/ DEVENIR TRANSSCEPTIQUE : (RE)LECTURE DU <i>COMMING OUT</i> ET EXTENSION DE LA RHÉTORIQUE ANTI-GENRE.....	18
3.1/ Une relecture de la trajectoire de son enfant.....	19
3.2/ Un positionnement dans le champ clinique.....	21
3.3/ Une idée spécifique des liens entre sexe et genre : le poids du féminisme antitrans.....	25
3.4/ Au-delà du conservatisme traditionnel : une extension de la rhétorique anti-genre.....	29
4/ S'OPPOSER À LA TRANSITION DE GENRE : DU TRANSSCEPTISME À LA STRUCTURATION D'UNE RHÉTORIQUE TRANSPHOBIE.....	30
4.1/ Les parents d'enfants mineurs : pouvoir et espoir de l'autorité parentale.....	31
4.2/ Quand les enfants sont majeurs : perte de contrôle et colère transphobe.....	35
CONCLUSION.....	38
BIBLIOGRAPHIE.....	41

INTRODUCTION

Ce rapport s'intéresse aux trajectoires, aux discours et aux pratiques de parents opposés à la transition de genre de leur enfant. En s'appuyant sur le concept interactionniste de carrière, il relativise d'abord la stricte division entre des parents qui soutiennent leur enfant, et d'autres qui s'y opposent : soutenir ou s'opposer apparaît comme la cristallisation, avec le temps, d'un certain rapport à son enfant et à la parentalité. Le rapport décrypte alors la construction d'une « parentalité transsceptique », opposée dans ses termes, ses principes et ses finalités à une « parentalité transaffirmative ». Cette parentalité transsceptique, principalement portée par des mères de classes moyennes et supérieures, s'appuie d'abord sur une certaine lecture du *coming out*, qui puise d'une part dans un ensemble de controverses cliniques sur les transitions de genre des enfants et des adolescent-es, et d'autre part dans le registre discursif d'un féminisme anti-trans qui étend la rhétorique anti-genre en dehors du cadre religieux et conservateur au sein duquel elle s'est d'abord diffusée, en Europe, au tournant des années 2000. Elle s'incarne ensuite dans un ensemble de pratiques d'opposition à la transition de genre dont la forme dépend, pour beaucoup, de l'âge de l'enfant et de son statut juridique (mineur / majeur).

1.1/ Contexte et problématique : les parentalités en tension

Les représentations de la famille et de la place qu'y occupe l'enfant ont connu d'importantes mutations depuis les années 1970. Analysant un ensemble d'affiches et de brochures issues de campagnes de santé publique produites en France, entre 1970 et 2007, Marie-Clémence Le Pape décrit ainsi le passage d'une représentation lignagère de la famille, au sein de laquelle prime « l'image du groupe intergénérationnel », et où chacun (grands-parents, parents et enfants) « semble se définir par son statut », à une représentation relationnelle de la famille, recentrée sur les liens à l'enfant, vers lequel convergent « tous les gestes ou les regards » (Le Pape, 2014, 35). La figure de l'enfant évolue alors : « personnage muet » dans les années 1970, « il est doué de parole à partir des années 1980 et exprime une personnalité, un caractère à partir des années 1990 » (*Idib*, 41). Comme le soulignent Jean-Hugues Déchaux et Marie-Clémence Le Pape, désormais « l'enfant fait la famille » (Déchaux et Le Pape 2021, 62),

acquérant une valeur « sacrée » aux yeux des parents comme de la société dans son ensemble (Déchaux, 2014). Cette sacralisation s'est accompagnée, dans le dernier tiers du 20^e siècle, d'une multiplication des injonctions éducatives visant à écouter l'enfant, à s'adapter à son rythme et à encadrer son développement par des activités destinées à en optimiser le potentiel, pour reprendre les principales caractéristiques du style d'éducation dont Annette Lareau a observé la prévalence dans les classes moyennes et supérieures étasuniennes (Lareau, 2003). Ces mutations constituent l'arrière-plan indispensable à l'émergence, dans les années 2000 et 2010, de ce que la sociologue Elizabeth Rahilly a nommé une « parentalité transaffirmative », centrée sur l'accompagnement des enfants dans l'exploration de leur identité de genre (Rahilly, 2020). À partir d'entretiens menés auprès de parents engagés dans ces formes d'accompagnement aux États-Unis, elle souligne ce que les pratiques de ces parents doivent à la prééminence croissante d'une parentalité « intensive » et « centrée sur l'enfant » : « les efforts transaffirmatifs des parents sont autant, sinon plus, alimentés par cette forme moderne de parentalité que par une sensibilisation accrue aux questions LGBTQ (*Ibid*, 30) ». L'entretien que nous avons mené avec Lynda (46 ans)¹ témoigne de ces « efforts transaffirmatifs ». Enseignante-chercheuse dans le domaine des sciences humaines, elle explique notamment avoir dû accepter de « [se] remettre en question » pour accepter qu'Axel (garçon trans de 15 ans) lui « apprenne des choses » : « Qu'il m'éduque, tu vois ? Qu'il m'apprenne à décoder son mal-être, sa vérité, et qu'il m'éduque au genre ». Lynda est aujourd'hui membre active de l'association Grandir Trans, créée en 2021. L'association clame ainsi, sur la page d'accueil de son site internet, que « l'enfant est une personne !² », et revendique « le droit d'accompagner son enfant dans son identité de genre » (Rizza et Presciado, 2022).

Malgré ces mutations des normes de la parentalité, les injonctions éducatives auxquelles les parents sont soumis ne constituent pas un ensemble cohérent et uniforme. D'un·e expert·e à l'autre, et d'une génération à l'autre, leur contenu diffère, formant un ensemble en tension, parfois contradictoire, comme l'illustre l'histoire de cette pédagogie psychanalytique destinée aux parents que Sandrine Garcia a nommé « l'orthopsychanalyse » (Garcia, 2011) : au primat

¹ Nous revenons plus bas dans l'introduction sur notre démarche méthodologique.

² <https://grandirtrans.fr/>

accordé au désir de l'enfant, érigé comme norme dans les années 1970 et 1980, s'est articulée la nécessité supposée, réaffirmée dans les années 2000, d'apprendre, sinon de réapprendre aux parents à exercer leur autorité et à « fixer des limites » (*Ibid*, 300). La psychothérapeute Caroline Goldman s'est ainsi faite connaître en France, au début des années 2020, pour ses positions favorables aux « limites éducatives » et hostiles à « l'éducation positive », jugeant que certains parents se feraient aujourd'hui « martyriser par leurs enfants³ » (Falcoz, 2023). Plusieurs parents que nous avons rencontrés en entretien nous ont ainsi fait part de leurs critiques à l'égard de l'éducation positive. Parmi eux, Cynthia, artiste céramiste de 47 ans, est fermement opposée à la transition de genre de Sam (16 ans, assigné fille à la naissance⁴). Au fil de notre échange, elle se demande s'ils n'ont pas été, avec son conjoint, « des parents un peu trop gentils », estimant que Sam aurait eu « besoin qu'on lui dise non ». S'adressant à l'enquêteur⁵, elle monte alors en généralité : « Repensez à ça ce soir, quand vous allez rentrer... Est-ce qu'on n'est pas une génération de parents qui avons été trop sympas avec nos enfants ? Est-ce qu'on a donné assez de limites ? » Cynthia est aujourd'hui membre active du collectif de parents Ypomoni, qui s'inquiète sur son site internet que de « de plus en plus de jeunes, en proie aux troubles inhérents à l'adolescence, influencés par le mimétisme ambiant, victimes d'une emprise ou sous l'influence des réseaux sociaux, demandent à changer de genre⁶ ». Caroline Goldman elle-même a un avis sur les enfants et les jeunes trans, comme l'illustre l'une de ses chroniques sur l'éducation diffusée le 10 août 2023 sur *France inter*, au sein de laquelle elle revient sur une question qui, souligne-t-elle, « occupe beaucoup la pédopsychiatrie » : « de jeunes enfants nous sont amenés dès l'âge de 4 ou 5 ans par leurs parents, avec cette conviction apparente d'être “né dans le mauvais corps”⁷ ». Mentionnant un livre du pédopsychiatre Christian Flavigny (2021), elle s'inscrit – sans le dire comme tel, et peut-être sans le savoir – dans la longue tradition d'une posture clinique correctrice (Sallée et Raia, 2025), pour souligner que « ce sentiment d'appartenir à l'autre genre cacherait souvent

³ Sur ces controverses, voir notamment Claude Martin, « From educating mothers to neuroparenting: Ideas and controversies in parenting issues », in Nicolas Marquis (dir.), *Education, parenting and mental health care in Europe: The contradictions of building autonomous individuals*, Routledge, 2024, p. 129-144.

⁴ Nous n'indiquons que le sexe d'assignation des enfants quand les entretiens avec leurs parents fournissent trop d'incertitudes quant aux manières dont ils s'identifient. Selon les dires de Cynthia, Sam naviguerait entre une identité non-binaire et de garçon trans.

⁵ Tous les entretiens ont été menés par Nicolas Sallée. Nous revenons plus bas sur le détail de notre méthodologie.

⁶ <https://ypomoni.org/>

⁷ « La dysphorie de genre ». In *La chronique de Caroline Goldman*. France inter, diffusée le 10 août 2023.

un désarroi tout autre et plus particulièrement le fantasme chez l'enfant d'avoir déçu son ou ses parents pour des raisons tout à fait variables ». Plutôt que de « se [précipiter] vers des solutions de transformation corporelle », les parents devraient donc aider leurs enfants à résoudre les « véritables sources » de leur souffrance.

1.2/ Cadre analytique et théorique : des carrières parentales

Cette division entre parents met donc face à face une « parentalité transaffirmative » (Rahilly, 2020) et une parentalité que nous qualifierons, dans ce rapport, de « transsceptique », dessinant un espace en tension qui recoupe d'importantes lignes de controverses à l'intersection des champs clinique et politique. Aussi importante soit-elle, cette division ne constitue cependant que le produit cristallisé d'un processus d'apprentissage et de socialisation à travers lequel les parents construisent un certain rapport à leur enfant, à la parentalité et plus généralement à la question trans (Frappier, 2018; voir aussi Rahilly, 2020; Masclet, 2023). Sur un plan théorique, nous appréhenderons ainsi les trajectoires parentales à l'aide du concept de « carrière », tel qu'il a d'abord été mobilisé dans les travaux interactionnistes pour interroger les conséquences subjectives de l'assignation à un statut déviant (Becker, 1985; voir aussi Darmon, 2008). Le concept de carrière est, de fait, plus souvent mobilisé pour saisir les trajectoires des personnes jugées déviantes elles-mêmes, permettant d'étudier les manières dont ces dernières, au gré d'une série d'apprentissages sur leur déviance et les façons de l'interpréter, négocient les frontières de leur rapport à soi. On pourrait ainsi, de ce point de vue, étudier les parcours des enfants concernés comme des « carrières d'identification de genre », construites au croisement de « [leurs] identifications de genre attribuées ou assignées » et de « [leurs] identifications de genre adoptées ou désirées » (Macé, 2010, 513). Si l'on peut appliquer ce concept de carrière aux trajectoires parentales, c'est que les parents, comme le souligne Camille Masclet, font une « expérience de la déviance par ricochet » (2023, 83) : « devenir parents de LGBT » exige d'« endosser une nouvelle présentation de soi [...] que les enquêté-es doivent s'approprier » (*Ibid*, 82). Les travaux ici mentionnés, qu'il s'agisse d'Andrée-Ann Frappier au Québec, Elisabeth Rahilly aux France ou Camille Masclet en France, portent tous sur des parents qui en viennent, sous des formes certes variées qu'il demeure important d'explorer, à accepter, voire à soutenir les expériences minoritaires de leurs enfants.

Ce rapport s'en distingue en s'intéressant aux carrières de parents qui, au contraire, en viennent à s'opposer à la transition de genre de leur enfant.

1.3/ Terrain et méthodologie.

Ce rapport est principalement consacré aux parents que nous qualifions de transsceptiques. Il s'inscrit dans le cadre d'une enquête dirigée par Nicolas Sallée, et financée par le Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) du Canada. Cette enquête est construite autour de deux principaux axes. Le premier axe, que ce rapport ne mobilisera que de façon secondaire, propose une histoire sociologique des savoirs et des controverses cliniques sur la non-conformité de genre des enfants en France et au Québec. Il s'appuie sur un travail d'archives et une série d'entretiens semi-dirigés (n=17) avec divers·es acteurs et actrices des champs cliniques français et québécois : psychiatres et pédopsychiatres, pédiatres, endocrinologues, infirmières, travailleuses sociales, etc. Le second axe propose une étude des trajectoires de parents d'enfants jugés non-conformes sur le plan du genre, interrogeant notamment les liens qu'ils nouent avec les champs cliniques étudiés dans le premier axe, la manière dont ils s'y positionnent et dont ils s'approprient les catégories qui en ont façonné l'histoire. Nous avons rencontré, pour cela, les parents issus de 31 familles (19 en France et 12 au Québec), toutes hétéroparentales⁸. Parmi ces 31 familles, nous avons rencontré seulement la mère à 15 reprises, seulement le père à 2 reprises, la mère et le père à 3 reprises, la mère et l'enfant concerné à 6 reprises, et la mère, le père et l'enfant concerné à 5 reprises. À 4 reprises, nous avons en outre rencontré des enfants (adultes au moment des entretiens) sans rencontrer leurs parents, ces derniers étant non joignables et/ou non au courant de la transition ou du désir de transition de leur enfant.

Pour varier les formes d'engagement des parents rencontrés, nous avons cherché à diversifier les lieux de recrutement. Nous sommes ainsi passé par des hôpitaux, mais également par des écoles, ainsi que par des collectifs de parents, qui pour certains soutiennent la transition de

⁸ Tous les entretiens ont été menés par le chercheur principal, Nicolas Sallée. Florence Giguère-Diaz, partie prenante du projet comme assistante de recherche, a retranscrit une partie de ces entretiens, contribuant aux premières analyses dont ils ont été l'objet.

leur enfant, et qui pour d'autres s'y opposent. Lors des premiers contacts avec le collectif Ypomoni, amorcé par Nicolas Sallée, sa fondatrice, qui se présentait comme une « scientifique féministe de gauche », souhaitait s'assurer du sérieux de notre démarche, et de « [notre] absence de parti pris à [leur] égard » : « Vous vous présentez comme canadiens, ce qui me met en situation de douter de votre posture, compte tenu de l'attitude générale du France sur ces questions [...] Je ne vous demande pas de partager notre opinion à 100%, bien évidemment. Mais si vous étiez convaincu que nous serions de méchantes extrémistes, alors ça ne serait pas la peine que nous discussions ». Notre réponse, rappelant les fondements et les finalités de l'enquête, l'a décidée à diffuser, par courriel, une lettre de sollicitation auprès des membres de son collectif. Nous avons alors eu accès à 8 familles, dont nous avons rencontré 5 fois seulement la mère, 2 fois la mère et le père, et 1 seule fois la mère et l'enfant. Les parents du collectif Ypomoni étant pour la plupart en conflit avec leurs enfants, il était en effet formellement exclu, pour une majorité d'entre eux, que nous entrions en contact avec leur enfant. La seule mère à nous l'avoir autorisé est la mère d'une jeune fille, âgée de 22 ans au moment de l'entretien, qui se présente comme une « désisteuse », ayant fait un *coming out*, à l'âge de 17 ans, avant de se raviser, aujourd'hui convaincue d'avoir été manipulée par les « mouvements transactivistes ». Nous avons également reçu d'une mère un long témoignage, écrit à notre attention, sans toutefois qu'elle souhaite réaliser d'entretien. Parmi ces 9 familles, les enfants concernés sont, à 7 reprises, des personnes assignées filles à la naissance, adolescent-es ou jeunes adultes au moment où s'amorce le conflit qui les oppose à leurs parents. Ce constat, comme nous le verrons, reflète l'état actuel des controverses cliniques – et, par-delà, des controverses publiques – sur la non-conformité de genre des enfants, qui se sont restructurées, au milieu des années 2010, sur le cas des filles assignées à la naissance, et en particulier des adolescentes. Cherchant à symétriser, autant que possible, les démarches d'enquête en France et au Québec, nous avons également approché le collectif *Pour les droits des enfants du Québec*, équivalent québécois d'Ypomoni, et co-fondé par une mère opposée à la transition de genre de son enfant. Après plusieurs relances, nous avons cependant reçu une fin de non-recevoir, au motif que « ce ne [seraient] pas les “réactions des parents” face à ce nouveau phénomène de société qui devrait attirer l'attention, mais bien le phénomène de société lui-même ». Une nouvelle relance, cherchant à préciser les visées de la recherche, n'a obtenu aucune réponse. Pour cette raison, ce rapport ne porte donc que sur les entretiens

menés en France. Toutefois, étant donné la proximité du discours que tiennent publiquement les deux collectifs sur les transitions de genre, il y a peu de raisons de penser que les entretiens que nous aurions mené au Québec aient été fondamentalement différents que ceux que nous avons pu réaliser en France.

1.4/ Plan du rapport

En interrogeant les manières dont les parents réagissent au *coming out* de leur enfant, la première partie du rapport vise à relativiser la division trop rapide entre des parents qui soutiennent leur enfant, et d'autres qui s'y opposent. Quelle que soit leur position finale à cet égard, les parents se trouvent alors confrontés à une mise à l'épreuve des projections binaires et hétéronormées à partir desquelles ils ont construit, souvent avant même la naissance de leur enfant (Pelage et al., 2016), leur rapport à la parentalité : soutenir ou s'opposer apparaît dès lors moins comme le point de départ de la carrière, que comme la cristallisation, avec le temps, d'un certain rapport à son enfant. Si le rapport ne traite pas des (pré)dispositions à entrer dans une carrière plutôt que dans une autre, il montre que la différence de carrière ne saurait être facilement déduite de positions opposées dans l'espace social : les parents transsceptiques que nous avons rencontrés, pour la plupart issus des classes moyennes et supérieures, dotés d'un important capital culturel et revendiquant diverses formes de progressisme (féminisme, ancrage à gauche, etc.), apparaissent sociologiquement proches de ceux qui, au moment où on les rencontre, soutiennent leur enfant dans ses questionnements de genre. La seconde partie du rapport s'intéresse alors aux manières dont ces parents deviennent transsceptiques en s'appropriant une lecture de la demande de leur enfant qui puise d'une part dans un ensemble de controverses cliniques sur les transitions de genre des adolescent-es, et d'autre part dans un féminisme anti-trans, témoignant d'une extension de la rhétorique anti-genre en dehors du cadre religieux et conservateur au sein duquel elle s'est d'abord diffusée, en Europe, au tournant des années 2000 (Paternotte et Kuhar, 2018). La troisième partie du rapport interroge les pratiques à travers lesquelles les parents s'opposent à la transition de genre de leurs enfants, cherchant, quand ces derniers sont encore suffisamment jeunes, à faire bifurquer leurs trajectoires ou à les faire plus directement changer d'avis. L'âge des enfants et, par-là, le rapport (à la fois juridique et social) qui les unit à leurs

parents, s'avère une dimension déterminante de la forme que prennent ces pratiques d'opposition. Perdant peu à peu le pouvoir dont ils disposaient sur leurs enfants, et avec lui l'espoir de corriger leur identité non-conforme, les parents d'enfants adultes n'ont d'autre choix que de tenter d'aménager les relations détériorées qu'ils entretiennent avec leurs enfants. Cette double perte (de pouvoir et d'espoir) s'accompagne, dans les discours que les parents tiennent sur leurs enfants, de la structuration d'une rhétorique transphobe marquée par un triple processus d'infantilisation, de culpabilisation et de monstrualisation.

2/ LE CHOC DU COMING OUT : UNE MISE À L'ÉPREUVE DES PROJECTIONS PARENTALES

Revenons à Cynthia (47 ans), déjà évoquée en introduction, qui nous décrit en entretien la trajectoire de Sam (16 ans). Deux ans auparavant, tandis qu'il venait d'avoir 14 ans, Sam confie à Cynthia et à son père, musicien professionnel, son désir de transition de genre :

« C'était l'été 2020. Et donc, elle est dans la voiture, elle passe son temps sur son téléphone [...] Au bout d'un moment je lui dis : "tu vas arrêter, tes clics clics c'est insupportable, tu nous parles pas" [...] Et là elle me dit : "Il faut que vous dise un truc, je me sens pas bien dans mon corps, je voudrais que vous fassiez comme les scouts, que vous m'appeliez comme un garçon et que vous m'appeliez de mon nouveau prénom". Donc là on... [...] J'ai dit à son père de s'arrêter, je suis descendu de la voiture, j'ai respiré un coup, j'ai fait trois tours, je suis remontée dans la voiture, on a redémarré et je lui ai dit : "Écoute j'entends, ok [...] J'entends que tu te sens pas bien dans ton corps. Ça tombe bien, t'as déjà un thérapeute qui te suit. Donc tu vas continuer d'aller la voir et puis c'est avec elle que tu vas discuter de cette question » (Cynthia, 47 ans).

L'amorce de l'extrait, marqué par le récit d'une distance entre l'enfant et ses parents que provoquerait le rapport de Sam à son téléphone portable, dit certainement quelque chose de la lecture rétrospective que Cynthia fait de ce *coming out*, qu'elle attribue – entre autres éléments – à une fréquentation excessive des réseaux sociaux durant le confinement du printemps 2020 : « On apprendra plus tard, comme la majorité des parents, qu'au lieu de faire

des maths elle était sur *Discord* ». Mais ce récit témoigne aussi, de façon plus transversale, du choc ressenti par de nombreux parents lors du *coming out*.

2.1/ Des dispositions parentales hétéronormées

Ce choc, qui peut mettre en jeu le corps, comme l'illustre le besoin exprimé par Cynthia de « respirer un coup », reflète l'incorporation, par les parents, de « dispositions hétéronormées » (Masclat, 2023, 80) mises à l'épreuve par le *coming out*. Il témoigne aussi, plus intimement, d'une mise à l'épreuve de l'identité de parent, nourrie par un ensemble de projections associées, dès la phase prénatale, au sexe anticipé de l'enfant (Pelage et al., 2016) : « je me projetais comme mère d'une fille... avec ma relation aux femmes de ma famille, à ma grand-mère, à ma mère » (Christine, 47 ans). En témoigne le récit de Marie (52 ans), qui a enchaîné divers emplois (comme enseignante, notamment) à côté de son engagement militant, depuis plus de 25 ans, dans une grande association féministe. Évoquant la « profonde douleur » qu'elle a ressentie lorsque Ben (garçon trans de 27 ans) lui a fait part, un an auparavant, de sa transition à venir, elle convoque un ensemble de souvenirs qui témoignent de ses projections auprès d'un « petit bébé » qu'elle jugeait « parfaite », et d'une « petite fille tout à fait normale ». Elle estime alors que Ben « nie complètement [son] expérience de mère » quand il lui reproche de n'avoir pas perçu les signes précoces de sa non-conformité, alors qu'il était, pour Marie, « une fille exactement comme les autres » :

« C'est très dur... C'est... [silence] C'est affreux pour moi d'entendre qu'elle prétend être née dans le mauvais corps... [silence] Je me souviens de l'avoir mis au monde, de l'avoir sorti de mon corps, de l'avoir eu entre les mains, ce petit bébé qui... Elle était parfaite, elle était... Et en même temps, elle avait sûrement déjà des vraies souffrances [...] D'entendre maintenant qu'elle dit être née dans le mauvais corps, c'est épouvantable... Comment est-ce qu'on peut traiter ce corps de "mauvais"? Et puis elle a grandi comme une petite fille tout à fait normale. Elle a porté des robes pendant toute son enfance, hein je les habillais beaucoup en robe parce que, tout simplement, on leur en offrait beaucoup, les grands-mères étaient très... Il y avait une arrière-grand-mère qui était très haute-couture [...] Elles ont porté des robes toute leur enfance jusqu'à 11-12 ans, et puis après il fallait se mettre en pantalon comme tout le monde, mais elles ont été beaucoup, elles ont pas été... [...] Elles jouaient avec

tout... Il y avait aussi des voitures dans leur chambre d'enfant, il y avait des poupées, des voitures, des trucs à bricoler, des Lego de toutes les couleurs. Elles avaient beaucoup de jeux... [...] X [prénom de Ben à la naissance] elle s'est toujours beaucoup intéressée aux animaux aussi, ça a été une grande constante quand elle était enfant et j'ai pensé d'ailleurs qu'elle deviendrait biologiste, et je lui avais un peu suggéré de prendre l'option biologie au lycée, et en fait elle refusait de faire biologie parce qu'il fallait faire des dissections, et elle disait "je veux pas, c'est cruel". Et je pense qu'elle est passée à côté d'une vocation avec ça. Mais bon bref, j'en sais rien... Après tout, le chinois je sais pas trop d'où ça sort, mais c'était une bonne solution aussi [au moment de l'entretien, Ben fait des études de sinologie]. Elle a été brillante en chinois, et elle l'est toujours, je pense. Après, qu'est-ce qu'elle trouvera comme solution d'avenir pour exercer le chinois... Je sais pas... » (Marie, 52 ans).

Ce choc est loin d'être le propre des parents qui, au moment où l'on se rencontre, s'opposent à la transition de genre de leur enfant (voir par exemple Pullen-Sansfaçon et al., 2020). Les entretiens menés avec des parents transaffirmatifs montrent que les émotions vécues à l'amorce de leur carrière peuvent être proches, voire similaires. En témoigne le parcours de Lynda (46 ans), dont nous avons déjà évoqué, en introduction, l'implication dans l'association transaffirmative *Grandir Trans*. Lynda est la mère monoparentale d'Axel, garçon trans âgé de 15 ans au moment où nous les rencontrons l'un après l'autre. Au fil de l'entretien, Lynda souligne l'importance que revêtait pour elle, avant même la naissance d'Axel, le sexe de son enfant. Expliquant avoir perdu sa mère à l'âge de 12 ans, Lynda souligne qu'attendre une fille lui apparaissait comme un « cadeau de la vie », en lui « rendant la relation mère-fille qu'on [lui] avait enlevée ». Ces projections permettent de rendre compte, selon elle, des lourdes difficultés qu'elle a éprouvées à l'idée de « perdre sa fille » quand, à l'âge de 10 ans, Axel lui a exprimé son désir de transition. Si Lynda a finalement accepté l'idée, par souci d'ouverture et pour aider son enfant, qui allait alors très mal, elle explique néanmoins avoir vécu « la douleur du deuil », qui s'est notamment réveillée – et exacerbée – quand Axel a évoqué avec elle, une année plus tard, « le changement de prénom » : « je recevais les textos, j'allais dans la salle de bain m'enfermer une heure et je pleurais [...] Là, je me disais "putain"... je sentais qu'il y avait une douleur qui était en train de se créer, un truc, j'ai dû me faire suivre ». Elle explique avoir dû, dans les mois qui ont suivi, « travailler sur [elle] pour dire "Axel" » : « j'ai eu du mal à pas dire le *dead name* de mon enfant, j'ai du mal à bien genrer mon enfant. Parce que, parce que

pour moi, il y a une existence d'une petite fille dans ma parentalité, j'ai construit ma parentalité avec une fille ».

2.2/ Des parents qui acceptent : la mise en sens de la transidentité

La carrière des parents d'enfants trans, comme le montre Andrée-Ann Frappier auprès de parents recrutés dans une association transaffirmative québécoise, se construit sur fond d'une épreuve initiale, marquée par une tension « entre la discontinuité et la continuité du projet parental » (2018, 87). Pour résoudre cette tension, les parents doivent donner un sens à ce qui arrive à leur enfant, permettant de transformer la douleur du deuil en joie (d'avoir, selon Lynda, un enfant « enfin bien dans sa peau »), sinon en fierté (d'avoir un enfant qui, toujours selon Lynda, « réussit à faire bouger les lignes »). Ce « travail émotionnel » (Hochschild, 2017), constitutif de la carrière, est loin d'aller toujours de soi. Lynda souligne avoir dû engager une démarche thérapeutique pour distinguer son histoire de celle de son enfant : « J'ai mis un an avant de récupérer et de me dire “non, c'est toujours mon enfant”, “c'est son histoire”. C'est pour ça que je peux pas incriminer les gens qui disent “c'est trop difficile” [...] Il y a des histoires de famille où tu construis des trucs avec tes tripes, et il faut dé-cons-truire [elle accentue le mot]. Et ça c'est compliqué ». Aussi désespérée qu'elle ait pu être, Lynda disposait cependant de capitaux culturels et sociaux qui lui ont permis d'accéder à diverses ressources, et de trouver alors des réponses à ses questions. Grâce à son engagement féministe, et à ses « copines du planning [familial] », elle est ainsi renvoyée vers un psychiatre, directeur d'un dispositif spécialisé qui venait d'ouvrir ses portes dans un hôpital de sa ville. Elle souligne alors que ce dispositif « [l']a sauvée » à une période où, malgré le *coming out* d'Axel, elle cherchait encore les mots pour s'expliquer le mal-être de son enfant. Ces mots, qu'elle a trouvés quelques mois plus tard, reviennent abondamment dans tous les entretiens menés avec les parents qui en viennent à soutenir leur enfant : la « dysphorie de genre », définie dans la cinquième édition du Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-V) comme « la détresse qui peut accompagner l'incompatibilité entre le genre vécu ou exprimé et le genre assigné » (DSM, 598).

Ses multiples échanges avec Axel, dont le militantisme sur les questions de genre l’ont introduite « à un univers [qu’elle] connaissai[t] mal », prolongés par son engagement associatif, qui lui a permis de côtoyer divers·es intellectuel·les engagé·es sur les questions trans (elle nomme notamment, au fil de l’entretien, ses liens avec Paul Presciado, Karine Espineira ou encore Maude Yeuse-Thomas), l’amènent à percevoir aujourd’hui cette catégorie psychiatrique avec distance critique, en raison notamment, dit-elle, des « normes binaires » qu’elle tendrait subrepticement à imposer. Elle souligne pourtant le rôle que cette catégorie a joué dans le parcours d’Axel : « Ça a été une clef, et tu vois je me rends compte qu’Axel a complètement intégré ce terme. Aujourd’hui encore, quand il va pas bien il me dit “Ah attend, maman, là je crois que ma dysphorie elle recommence” ». Ces éléments de la trajectoire de Lynda condensent plusieurs aspects des trois étapes constitutives, selon Andrée-Ann Frappier (2018), de la carrière d’un parent d’enfant trans : engagement, apprentissage, réajustement. Lynda s’est d’abord *engagée* dans un travail de soutien à Axel, auprès notamment des institutions médicopsychiatriques, mais également de l’école. Elle a dès lors *appris* grâce à son fils, acquérant un ensemble de savoirs sur la transidentité, dans une forme de « socialisation à rebours » bien mise en évidence par Camille Masclet (2023). Elle s’est enfin, et chemin faisant *réajustée*, pour devenir, via notamment son engagement associatif, une alliée de la cause trans.

Pour certains parents qui, comme Lynda, soutiennent la transition de genre de leur enfant, la mise en sens de la transidentité apparaît si précocement dans leur trajectoire parentale, et avec à leurs yeux une telle évidence, qu’ils expliquent n’avoir jamais connu la douleur du deuil. C’est le cas de Justine, hôtesse de l’air de 47 ans : « C’est toujours le même, je l’ai pas enterré, je l’ai pas... non, non, c’est mon fils, fille, fils... C’est mon enfant quoi ». Justine raconte avoir été vite convaincue, peu de temps après s’être séparée de son conjoint en raison de ses problèmes d’alcoolisme, que Léo (garçon trans de 15 ans) était, selon ses termes, « né dans le mauvais corps » : « À deux ans, il commençait à peine à parler et il me disait “je veux rentrer dans ton ventre et sortir garçon”, “quand est-ce que je nais garçon ?” C’était des mots, des phrases que j’entendais, mais que je n’arriverais pas à analyser ». Justine cherche à se renseigner, et décide d’enregistrer un reportage sur l’enfance transgenre qu’elle visionne ensuite avec Léo, alors âgé de cinq ans : « il me dit “oui voilà maman ils sont comme moi les enfants” ». Elle décide de contacter un psychologue interviewé dans le reportage, qui la renvoie vers un dispositif

pédopsychiatrique spécialisé pour les enfants en questionnement sur leur genre. Le fort désir d'enfant de Justine, abouti par fécondation *in vitro* en raison d'un projet maternel incertain (une endométriose rendait improbable toute éventuelle grossesse), ajouté à la précarité de son projet conjugal et à la précocité de ses questionnements sur le genre de Léo, ont probablement atténué le poids de ses projections, réorganisées autour d'un soutien sans faille à la transition de Léo. Comme Justine, Audrey (53 ans), vendeuse dans une boutique de mode, fustige le « pathos » qui entoure la question des enfants trans. Elle compare alors son expérience auprès d'Hanna (fille trans de 15 ans), débutée quand cette dernière avait 3 ans, à celle de « la maman de C. [...], qui est en fauteuil roulant et [qui] peut même pas se servir d'un stylo. Elle s'en occupe H24 [...] Alors oui c'est un accompagnement [...] Mais par rapport d'autres parents, c'est du pipi de chat ». Prenant le contrepied d'un script du « deuil » qu'il conviendrait selon elle de « combattre », elle tient alors à « [remercier] la vie de [lui] avoir donné Hanna » : « parce qu'Hannah elle m'apprend la vie chaque jour ».

2.3/ Des parents qui s'opposent : l'incessant rappel du choc initial

Pour les parents qui, au contraire, s'opposent à la transition de genre de leur enfant, chaque démarche de transition est susceptible d'apparaître comme un douloureux rappel du choc initial. Christine, psychologue de 47 ans, témoigne ainsi du sentiment de deuil qu'elle a ressenti lorsque Noé (garçon trans de 18 ans) lui a annoncé, sa majorité passée, vouloir changer de prénom et de mention de sexe à l'état civil. Son conjoint Dimitri (50 ans), que nous rencontrons quelques mois plus tard, évoque de son côté l'appréhension qu'il ressent quant aux conséquences à venir, sur l'apparence physique de Noé (voix, pilosité, etc.), du traitement hormonal que celui-ci envisage alors d'entamer. Il anticipe, face au « choc » qu'une telle transformation corporelle pourrait occasionner, une « rupture de liens » qu'il dit observer chez de nombreux parents d'Ypomoni quand leurs enfants entament une transition hormonale. Catherine (58 ans) souligne de son côté avoir « eu la nausée toute la nuit » après avoir échangé avec Amber (fille trans alors âgée de 21 ans) de sa transition à venir : « En plus c'était une mauvaise journée, j'avais eu une engueulade avec mon chef, et j'ai appelé mon chef, bon j'étais sur le point de... j'avais la nausée, je voulais pas qu'il croit que je venais pas au travail parce que on s'était attrapés. Et puis bon, il a été très compréhensif, il a compris [...] Et puis bon j'ai

demandé quelques jours, j’ai raccroché, et j’ai vomi aussitôt tout ce que j’ai pu [...] J’ai vidé tout ce que je pouvais ». Dominique (54 ans) exprime son sentiment de deuil avec une rare douleur, et une rare violence, dans un récit entrecoupé de pleurs, en évoquant l’hystérectomie de Julien⁹, qu’elle a appris par mégarde de sa mutuelle santé tandis qu’elle n’avait pas vu son fils, alors âgé de 25 ans, depuis près de trois ans. Cet extrait témoigne, avec force, des formes de « somatisation » (Masclat, 2023, 80) que développent certains parents confrontés à l’appartenance minoritaire de leur enfant :

« C’était fin novembre [...], j’ai reçu un coup de fil de ma mutuelle santé et en fait ils se sont trompés. Ils ont pas vu que ma fille était plus avec moi sous ma couverture familiale, elle était devenue majeure, elle était indépendante. Et la dame m’a dit : “votre fils m’a envoyé son devis pour son opération à l’hôpital S. [...], il faudra qu’il m’envoie la facture acquittée”. Et là, je ne savais pas de quoi il était opéré mais je vous promets, j’ai raccroché le téléphone [...] et j’ai senti qu’on m’arrachait le ventre. Mais c’est une sensation physique, vraiment... Je sentais qu’on m’ouvrait les entrailles, comme si on sortait tout ce que j’avais à l’intérieur [...] J’avais l’image d’une table blanche, on mettait tout, tout devant moi, tout tout ce que j’avais à l’intérieur de mon ventre, et c’était plein de sang. Et voilà, c’est ce que j’ai ressenti, comme si on l’avait ouvert avec un couteau de boucher [...] Et juste après, j’ai appelé son petit frère, il me dit “oui, elle se fait enlever l’utérus et les ovaires aujourd’hui” [Elle pleure] » (Dominique, 54 ans).

Dominique, dont le conjoint (et père de ses deux enfants) est décédé quand Julien avait 12 ans, souligne à plusieurs reprises la douleur singulière que vivaient les mères dans cette épreuve : « c’est viscéral, parce qu’on porte notre enfant ». Dominique biologise ici un constat sociologique clair : les mères sont en première ligne de la gestion – à la fois émotionnelle, relationnelle et pratique – du *coming out* de leur enfant. Dans la quasi-totalité des familles rencontrées, et cela quelle que soit leur position sur la transition de genre de leur enfant, les pères se placent en retrait relatif de leur conjointe, ou parfois ex-conjointe. Dimitri, le conjoint de Christine, explique par exemple que cette dernière a été « beaucoup plus affectée ». S’il met spontanément en avant, pour l’expliquer, des arguments biologiques (« quand ton enfant te dit “je veux plus être une femme, je suis un homme”, c’est beaucoup violent pour la mère »), il

⁹ L’hystérectomie est une opération qui consiste en l’ablation chirurgicale de l’utérus.

évoque aussi une division des rôles parentaux qui a placé Christine dans une relation de plus grande proximité avec ses enfants, en particulier avec Noé : « c'est Christine qui l'a aidé dans ses études [...] Et puis comme Christine reprenait les études quand [Noé] était petite, elle était d'avantage à la maison ». Par-delà ces configurations parentales préalables, le questionnement de l'identité de genre, et les enjeux qu'il soulève autour du projet parental, de l'équilibre familial, ainsi que du lien avec l'enfant, produisent des émotions dont la gestion est une dimension centrale des « tâches de *care*, traditionnellement dévolues aux femmes » (Laugier, 2011, 187) . Qu'elles finissent par adopter une posture transaffirmative ou une posture transsceptique, ce sont dès lors les mères qui constituent la clé de voute des carrières de parents d'enfants transgenres.

3/ DEVENIR TRANSSCEPTIQUE : (RE)LECTURE DU *COMING OUT* ET EXTENSION DE LA RHÉTORIQUE ANTI-GENRE

L'engagement dans une parentalité transaffirmative s'opère donc à travers une série d'apprentissages au gré desquels les parents opèrent une (re)lecture du *coming out*, et intériorisent – comme Lynda – un nouveau rapport à soi et à sa parentalité. De façon symétrique, les parents qui, au moment où l'on se rencontre, s'opposent à la transition de leur enfant, ont appris à devenir transsceptiques. Estelle, professeure d'Université de 46 ans, raconte ainsi avoir « passé trois semaines, jour et nuit, à lire sur tout ça » après que Charlie (16 ans, assigné fille à la naissance) lui a fait part pour la première fois, à l'âge de 15 ans, de questionnements sur son identité de genre :

« Je pouvais pas bosser, je faisais que ça, jour et nuit je lisais, je lisais, mon mari il... ce qu'il faisait c'est qu'il venait me chercher pour que j'aille me coucher à deux heures du matin [...] et dans la... C'est un réflexe débile, mais on rigole avec une amie, quand on a une question on fait la biblio quoi. On cherchait toutes les deux. On fait ça sur l'environnement, au fait sur n'importe quoi. Sur l'alimentation. Donc là j'ai commencé à lire » (Estelle, 46 ans).

Catherine, soulignant également avoir « l'habitude d'investiguer » du fait de son métier, raconte également avoir « passé tous [ses] week-end, [ses] soirées sur Internet à faire des

recherches », et cela « pendant des années », estimant en riant être devenue « incollable », « presque spécialiste des trans » : « je vous dis j'ai appris un tas de choses [...] Je crois que j'ai appris plus qu'en cinq ans... non sept années d'études universitaires ».

3.1/ Une relecture de la trajectoire de son enfant

Les parents y découvrent un champ de controverses, des productions scientifiques et militantes, des sites internet, des blogs, des documentaires et des vidéos, dont ils s'approprient les éléments en fonction de leurs *a priori* de départ (Wren, 2002). Ainsi Estelle raconte-t-elle avoir eu « l'impression de sombrer dans le complotisme » quand elle découvre que des « firmes pharmaceutiques financent les lobbys LGBT », et « instrumentalisent le mal-être des ado ». Cynthia raconte, de son côté, y avoir découvert un phénomène réservé à des « adultes » qui, « avec un processus long, se disaient [qu'ils n'arriveraient] pas à vivre autrement ». Renvoyant Sam à son immaturité, elle décrit au contraire, pour ce dernier, un processus qu'elle associera plus loin dans l'entretien à une « crise d'adolescence » : « Là on est avec des mômes qui, du jour au lendemain, disent : "Bah en fait, moi, ça me gonfle! [...] J'aime pas les jupes à fleurs, j'aime pas le rose, j'suis pas dans les codes féminins, donc je suis un mec" ». L'ensemble des parents rencontrés via le collectif Ypomoni décrivent ainsi, à l'image de Cynthia, la soudaineté du désir de transition de leur enfant, qui ferait irruption dans la vie familiale de manière à ce point inattendue qu'il justifierait le scepticisme des parents :

« C'était juste avant le confinement, je crois. En fait, à un moment donné. Alors donc, pendant l'été, de ces seize ans, on était chez une connaissance, même pas un ami à l'époque, c'était une connaissance en Bretagne et là, elle arrive, on est avec son frère, sa sœur, et donc plein de monde, et elle fait : voilà Je pense que ce serait mieux si on changeait mes pronoms et qu'on utilisait il ou quelque chose de neutre. Je serais plus à l'aise avec ça. Un truc complètement froid et plaqué et son père et moi la regarde enfin... saisi, et je dis écoute Nastasia, il y a cinq adultes autour de cette table. J'entends ta demande, mais c'est juste... c'est ni le lieu, ni le moment, ni... (rire) On va en reparler poussin [...] Elle arrive comme ça, de but en blanc, un apéritif avec des étrangers et elle nous balance ça... Et ensuite elle repart. Mais c'était appris par cœur en fait » (Christine, 47 ans).

Dès le début de notre entretien, Estelle raconte ainsi que Charlie, un an avant son *coming out*, « était en bikini sur la plage à draguer les mecs avec sa cousine, hyper sexy, hyper maquillée, hyper ce que vous voulez [...] C'est pour ça que quand on nous dit que ça date de la petite enfance je rigole ». Il est évidemment très difficile d'objectiver les signes, ou à l'inverse l'absence de signes préalables au *coming out*. De la même manière que la parentalité transaffirmative s'accompagne d'une « relecture biographique » (Frappier, 2018, 98) consistant à repérer, dans l'histoire de son enfant, les traces d'une transidentité alors encore non perçue, la parentalité transsceptique se forge en construisant une certaine lecture de son enfant, de sa trajectoire et de ses difficultés. Tranchant avec la légèreté de Charlie « en bikini sur la plage », Estelle raconte ainsi, plus loin dans l'entretien, les difficultés précoces rencontrées par Charlie, en particulier d'intenses « crises de rage » survenues dès l'âge de deux ans. L'une de ces crises convaincra ses parents, sur les conseils des urgences pédopsychiatriques de l'hôpital de leur ville, à entamer, au début de son adolescence, une mesure éducative volontaire auprès des services de l'Aide sociale à l'enfance (ASE). Ce suivi s'avèrera crucial, puisque c'est à l'éducatrice qui lui a été désignée que Charlie évoquera pour la première fois, quelques mois avant de le dire à ses parents, son désir de transition. Il s'agit moins, pour nous, de nous prononcer sur ce que vit Charlie, que nous n'avons du reste jamais rencontré, que de comprendre la lecture singulière qu'Estelle fait de sa trajectoire. Les difficultés vécues par Charlie sont ainsi perçues par sa mère comme la contrepartie de sa grande anxiété, corroborée selon Estelle par un quotient intellectuel au-dessus de la moyenne – une hypothèse qu'aurait confirmé, selon Estelle, une pédopsychiatre en libéral, qui aurait perçu la dysphorie de genre de Charlie comme « un prétexte [...] pour éviter d'affronter ses vrais problèmes ». Ce qui compte dès lors, ici, est la manière dont Estelle a progressivement consolidé, à partir de ses premières réactions, sa conviction que les questionnements de genre de Charlie sont le symptôme d'un malaise plus profond. Cette (re)lecture est fréquente chez les parents rencontrés. De façon proche, Christine interprète la demande de transition de Noé comme le symptôme d'un mal-être général ou d'un trouble psychologique sous-jacent. Combinant un haut potentiel intellectuel (diagnostiqué à l'âge de 9 ans) et, selon Christine, une difficulté à s'intégrer socialement, Noé serait particulièrement sujet aux influences extérieures. La rencontre d'un ami qui lui aurait présenté « toute la communauté queer [de son] lycée » aurait parachevé la conviction de Noé.

3.2/ Un positionnement dans le champ clinique : la dysphorie de genre d'apparition rapide

En opérant une telle lecture (soudaineté du désir de transition, mal-être sous-jacent, influences extérieures, etc.), les parents rencontrés via le collectif Ypomoni se positionnent dans les controverses qui, avec une intensité renouvelée depuis le milieu des années 2010, agitent le champ clinique sur le traitement de la non-conformité de genre des enfants et des adolescent-es. La publication, en 2018, d'un article de Lisa Littman, professeure à l'école de santé publique de la *Brown University* de Rhode Islands, a constitué un puissant révélateur – autant qu'un important catalyseur – de ces controverses. Cet article discute la catégorie psychiatrique de « dysphorie de genre », que le DSM-V distingue selon l'âge auquel se seraient manifestés les premiers symptômes : à la « dysphorie de genre d'apparition précoce » (*early-onset gender dysphoria*), qui commencerait durant l'enfance, répondrait la « dysphorie de genre d'apparition tardive » (*late-onset gender dysphoria*), qui surviendrait autour de la puberté ou plus tard au cours de la vie. Cherchant à rendre compte de l'importante hausse, observée à travers le monde, du nombre d'adolescentes (assignées filles à la naissance) accompagnées par des cliniques de transition¹⁰, Lisa Littman (2018) s'appuie sur les observations de 256 parents pour formuler l'hypothèse qu'émergerait une troisième forme clinique : la « dysphorie de genre d'apparition rapide » (*rapid-onset gender dysphoria*). Dans cette dernière, la dysphorie de genre apparaîtrait comme une stratégie d'adaptation, apprise dans des groupes de pairs ou sur les réseaux sociaux, qui permettrait à ces jeunes de faire face à un mal-être plus profond. La transition elle-même pourrait, dans ce cadre, « représenter une forme d'autoutilisation intentionnelle » (*Ibid*, 36). La principale caractéristique de cet article – qui est aussi sa principale faiblesse sur un plan scientifique (Ashley, 2020) – est de ne s'appuyer que sur des récits de parents pour étudier leurs enfants. Ces parents – à 91,7% des mères – ne sont en outre pas n'importe lesquels. Parmi les quatre sites internet à partir desquels ils ont été recrutés, trois se présentent explicitement comme critiques, ou sceptiques à l'égard de « la tendance actuelle à diagnostiquer les enfants “non-conformes sur le plan du

¹⁰ Sur la France, voir Tugaye et al., 2022.

genre” comme transgenres » (Littman, 2018, 9). En toute rigueur, l'article de Lisa Littman renseigne donc moins sur ce que vivent les adolescent-es concerné-es – ce qu'il prétend pourtant faire – que sur la manière dont les parents interrogés perçoivent leur enfant, font sens de leurs trajectoires et interprètent leur désir de transition¹¹.

Les parents soulignent ainsi, tout au long des entretiens, la liste des pathologies sous-jacentes qui permettraient de rendre compte du désir trans de leur enfant : précocité intellectuelle, dépression, autisme, traumatismes, etc. Cette relecture est particulièrement prégnante dans le récit de Louise. Cette dernière est la mère de Lola (22 ans, assignée fille à la naissance), dont elle interprète le *coming out* trans, à l'âge de 17 ans, comme le résultat d'une pression adolescente : « Dans son groupe, il y avait cette idée qu'être cisgenre était presque honteux. On devait tous remettre en question notre identité, et si quelqu'un ne le faisait pas, on le poussait à le faire [...] Elle me racontait qu'on lui disait, “si tu te sens mal dans ton corps, c'est sûrement parce que tu es trans”. Ces discours l'ont beaucoup influencée ». Si Lola explique avoir rapidement abandonné tout désir trans, elle raconte en avoir malgré tout longtemps voulu à sa mère de ne pas chercher à la comprendre. S'ensuivra une rupture de deux ans entre Louise et sa fille. Pour Louise, cette rupture constitue le point de départ d'une profonde réflexion sur elle-même. Découvrant son autisme (« Asperger »), elle multiplie alors les lectures, en particulier sur l'autisme, le féminisme et la transidentité. Quand deux ans plus tard, Lola reprend contact avec elle, Louise l'incite à se faire elle-même diagnostiquer. La découverte tardive de l'autisme de Lola agit alors, selon sa mère, comme une « délivrance » :

« Quand elle a repris contact avec moi, je lui ai dit mais Lola - du coup j'avais tellement lu pendant les trois ans où elle nous parlait plus - je lui ai dit écoute, vraiment, je me pose la question est-ce que tu ne serais pas Asperger ? Et Lola entre temps, pendant les trois ans où elle nous parlait plus, a fait deux tentatives de suicide et donc elle a été prise en charge par des psys et les psys avait évoqué justement le fait qu'elle soit autiste Asperger. Donc finalement ça

¹¹ Face au déferlement de critiques qui a suivi la publication de cet article, la revue a procédé à une nouvelle évaluation. Lisa Littman elle-même explique, dans une interview rétrospective, avoir notamment été tenue, pour produire une nouvelle version, de « recadrer » son article « de manière à souligner qu'il s'agit d'une étude dans laquelle les données ont été recueillies auprès des parents [...], et à clarifier explicitement que la “dysphorie de genre d'apparition rapide” n'est pas un diagnostic clinique » (Jonathan Kay, « An Interview With Lisa Littman, Who Coined the Term 'Rapid Onset Gender Dysphoria' », *Quillette*, publié le 19 mars 2019).

se recoupaît, voilà, et donc elle a eu son diagnostic l'an dernier [...] Quand elle a été diagnostiquée elle m'a dit : "Maman, c'est ça qui explique tout. Mon questionnement de genre était lié à mon autisme". Pour elle, c'était une véritable délivrance. Pour moi aussi, cela m'a aidé à mieux comprendre les événements passés [...] Elle a écrit un témoignage dans lequel elle racontait : "Je ne voulais pas transitionner, mais j'ai subi des pressions et du harcèlement pour le faire". Ces mots m'ont bouleversée, car ils montrent à quel point elle était vulnérable » (Louise, 46 ans).

Aux côtés de sa fille et d'autres femmes, Louise milite aujourd'hui pour mettre en évidence la vulnérabilité spécifique des « femmes Asperger ». La difficulté de ces dernières à se trouver, dont témoignerait leur distance fréquente avec les stéréotypes de genre, les rendraient de fait particulièrement vulnérables aux pressions de leurs pairs, et à ce que Louise décrit comme le « mouvement transactiviste ».

Encadré. Lola, la fabrique d'une militante anti-trans

Lola est le seul enfant du collectif Ypomoni qu'il nous ait été autorisé à rencontrer. Pour cause, se présentant aujourd'hui comme une « désisteuse », son discours remplit une fonction stratégique claire pour le collectif : certain-es jeunes, regrettant leur *coming out* passé, témoignent de l'influence néfaste des groupes de pair et des réseaux sociaux¹². L'entretien mené avec Lola témoigne pourtant des défis malheureusement banals qui marquent la quête de soi de nombreux enfants et adolescent-es qui s'écartent, plus ou moins durablement, des normes associées à leur sexe assigné. Lola revient notamment sur la manière dont, dès l'école primaire, et en cela encouragée par les convictions féministes de sa mère, elle entretenait un rapport critique aux stéréotypes de genre. Si elle en tire peu de souvenirs douloureux (« à cet âge-là, tout ce qui comptait pour moi, c'était combien de lézards j'avais attrapé dans la journée), elle évoque une variété de goûts, d'attirances et de préférences non-conformes sur le plan du genre :

« Quand j'étais petite, ma peluche en maternelle c'était Spiderman [...] Ce qui a valu [à ma mère] pas mal de remarques de la part des autres mamans : "oui, c'est pas normal, c'est [...] gnia-gnia-gnia". J'étais celle qui, en maternelle, qui *leadait* un peu les jeux avec les garçons [...] J'ai toujours été très garçon manqué un peu, même si j'aime pas trop cette expression. J'étais très... Ben j'aimais pas les jupes, il fallait m'attacher les cheveux sinon ça m'énervait »

¹² Nous n'évoquerons pas ici plus longuement la délicate question des « regrets », dont plusieurs études montrent qu'ils sont minoritaires, et concernent des aspects variés de la transition. Pour une étude récente, voir Pullen-Sansfaçon et al., 2023.

La période du collège évoque à Lola des souvenirs plus amers. Si les normes de genre pèsent sur les enfants d'âge primaire (Diter, 2019), elles se cristallisent durant l'adolescence, où la pression au rapprochement entre garçons et filles, jusqu'à la perspective de la mise en couple, contribue à renforcer l'ordre du genre (Clair, 2023). Lola se souvient ainsi d'une période durant laquelle, refusant les normes de la féminité, elle était exclue des groupes de pair, snobée par les garçons et moquée par les filles :

« Je m'habillais tout en noir, je me faisais les yeux en noir avec le trait d'*eye liner* et le fard à paupières. Je portais des trucs, je portais des bracelets de force, je portais des grosses doc en plus de ça. Je commençais vers la fin du collège à porter des jupes, etc., mais ça restait toujours très noir et très rock / punk / gothique, ce style-là. Du coup ça plaisait pas énormément et ça me valait des remarques, ça me valait du harcèlement. Y'a eu toute une histoire avec une fille qui avait retourné la classe entière contre moi en racontant tout un tas d'idioties sur moi et qui étaient pas vraies du tout » (Lola, 22 ans)

Son passage au lycée marque de ce point de vue un tournant, intégrant un groupe d'amis LGBTQ+ qui a fortement influencé son rapport à soi : « On était tous un peu... On écoutait le même genre de trucs, on regardait tous des mangas, on lisait tous des mangas, on avait tous ce truc ben que tout le monde n'avait pas, c'est à dire qu'on rentrait pas dans certaines cases ». Elle y rencontre notamment une fille dont elle se souvient avoir été « follement amoureuse ». Les difficultés avec sa mère commencent avec l'amorce de cette relation. Pour Louise, le *coming out* lesbien de Lola, uniquement lié à l'influence néfaste de cette amie, constitue le début de la « manipulation » dont sa fille aurait été victime :

« Un jour elle revient en pleurs, et elle me dit "Oh là là, Cassandra ne veut plus me parler". Et je lui dit "mais pourquoi ?" "Parce qu'elle m'a avoué qu'elle était lesbienne et qu'elle était amoureuse de moi et je lui ai dit que moi non, et du coup elle m'a dit qu'elle ne voulait plus être amie avec moi". Et je dis à Lola, "Oui mais vous ne pouvez pas être juste amies, elle ne peut pas comprendre que ben, voilà, toi tu n'es pas lesbienne ?" Elle me dit "Bah non, elle veut plus du tout me parler" Et quelques semaines après, Lola vient me voir en me disant "Bon finalement maman, je suis lesbienne". Alors, voilà, avec Stéphane, le beau-père de Lola, on s'est dit "bon, ouais, elle explore sa sexualité". Il y a aussi le fait qu'elle n'ait pas envie de perdre cette amie quelque part, donc l'amie on commence à l'avoir un peu dans le pif en se disant qu'il y a une forme de chantage affectif quand même [...] Mais bon on ne se prend pas plus la tête que ça [...] Et puis là, petit à petit, on commence à voir, vous savez, sur son profil Facebook, le drapeau LGBT, toutes ses photos avec Pride LGBT, etc. »

Les difficultés s'amplifient lorsque Lola se masculinise, comme l'illustre l'amère description qu'en fait sa mère en entretien : « les mois passent et là, Lola, qui avait les cheveux très longs, se rase les cheveux, mais quand je vous dis elle se les rase, on parle un soldat tchéchène, rasé à la brosse quoi ». Vers la fin de la première, Lola choisit un nouveau prénom et demande à ses amis d'utiliser des pronoms masculins. Ces questionnements sur son identité de genre aboutissent à la

rupture avec sa mère (voir ci-dessus), comme le raconte Lola : « à l'époque, j'étais tellement persuadée que ma mère ne me comprenait pas [...] que je me disais "ça sert à rien que je lui en parle" [...] À chaque fois qu'on essayait d'en parler, moi je coupais court parce que j'avais l'impression que quoi qu'elle disait, c'était du négatif ».

L'entretien avec Lola est marqué par le récit rétrospectif qu'elle fait de cette période. Ayant depuis renoué avec sa mère, elle juge en effet avoir été « manipulée » par son groupe d'amis, en particulier sa petite amie de l'époque. Elle forge cette interprétation suite à des échanges avec sa mère qui ont conduit à son diagnostic d'autisme, et à des rendez-vous avec un psychologue : « je lui ai raconté l'histoire, il m'a dit "mais vous avez clairement été dans une situation de manipulation". Et c'est ça qui a fait le déclic ». Lola relit dès lors l'ensemble de son passé à l'aune de cette nouvelle interprétation : « Dès le début, ma mère, elle a vu qu'il y avait quelque chose et elle essayait de m'aider. Et moi j'étais tellement dans ce cercle vicieux de l'influence du groupe et la manipulation que j'étais en mode "mais non, en fait, tu es une ennemie" ». Aujourd'hui, Lola développe un discours extrêmement hostile aux personnes et aux revendications trans, jugeant « impossible » que quelqu'un veuille « changer de genre » s'il ou elle évolue dans « un environnement sain où y'a jamais eu de souci ou quoique ce soit ». Une transition de genre ne peut dès lors, par défaut, qu'être le résultat qu'un trouble sous-jacent et d'un « [endoctrinement] par l'entourage et par les réseaux sociaux ». Reprenant les arguments les plus sordides du féminisme anti-trans, elle estime que « l'idéologie du genre » contribue à « donner des excuses à des maladies mentales » et à exacerber les risques d'agression sexuelle :

« Ça ouvre la porte à tout et n'importe quoi, comme y'a pas longtemps là aux États-Unis, y'a quelqu'un [un pédophile] qui a plaidé en disant que "oui, mais moi je m'identifie à un enfant de neuf ans". Ça ouvre la porte [...] à tout et n'importe quoi. Et c'est [...] C'est l'opportunité parfaite pour les pervers. Ne serait-ce que les hommes qui vont se, qui vont dire "oui je m'identifie femme" et qui du coup vont dire "je vais aller dans les toilettes des femmes". Et on voit de plus en plus de cas d'agression de personnes qui se disent femmes, qui agressent des femmes dans les toilettes et je trouve que c'est vraiment... Ça part trop loin. Ça part beaucoup trop loin » (Lola, 22 ans).

3.3/ Une idée spécifique des liens entre sexe et genre : le poids du féminisme antitrans

De façon complémentaire à cette relecture de la dysphorie de genre, les parents rencontrés via le collectif Ypomoni défendent une idée spécifique des liens entre le sexe et le genre, qu'ils

opposent à « l'idéologie transactiviste », parfois aussi au « wokisme » ou à « l'extrême-gauche ». Christine explique ainsi comme tel son refus de genrer Noé au masculin :

« Au bout d'un moment, la biologie ! La base... Elle aura beau se déguiser en mec, elle est une femme. Et ça finit là. Il y a des moments où j'ai douté, où je me suis dit, "si je le faisais". Mais ça n'a jamais duré très longtemps. C'est une fille, on va arrêter les conneries deux minutes » (Christine, 47 ans).

Ces parents s'opposent alors fermement à la légitimité de toute transition, sinon à partir d'un âge avancé, qu'ils fixent parfois à 18 ans, d'autres fois à 25 ans. Refusant toute accusation de transphobie, ils se disent favorables aux « vrais transsexuels », qui selon Estelle, « savent qu'ils ne changent pas de sexe » : « on ne change pas de sexe, on se donne une chance de survie et de vie honorable en vivant dans... dans l'illusion du sexe opposé ». Elle ajoute ainsi que « ces personnes » souligneraient « clairement » qu'il s'agit là d'« une souffrance d'ordre psychiatrique » : « C'est très dur à vivre, et pour elles c'est la seule issue, c'est le seul chemin. Et ça, je trouve ça... Tout à fait respectable ». Ces propos rejoignent les positions médicales traditionnelles qui ont succédé à la construction, dans les années 1950, d'un diagnostic de « transsexualisme » (voir sur ce point Espineira, 2011; Alessandrin et Espineira, 2019). Catherine se montre ainsi convaincue de l'importance de ce qu'elle nomme le « parcours de la Sofect », qui selon elle « disparaît peu à peu sous les coups de butoir du transactivisme ». Ce « parcours », associant psychologues, psychiatres et chirurgiens, permettrait d'identifier, sur le « temps long », les convictions profondes des candidat-es aux traitements hormono-chirurgicaux. Elle en veut d'ailleurs pour preuve la conclusion, rapportée par son ex-mari, d'une psychiatre avec laquelle elle avait organisé un rendez-vous pour Amber, lors de ses premiers questionnements : « mon ex-mari lui a téléphoné [...] et elle lui a dit : "Écoutez, votre fils n'est pas trans, mais par contre, il tourne son intelligence contre lui, il a besoin de soutien" ». Christine ne dit pas autre chose en soulignant avoir rencontré, lors d'une consultation en libéral, un homme trans « qui avait une vision très claire de ce qu'il était » : « Il vivait une partie de sa vie masculine, une partie de sa vie féminine, mais il était pas du tout dans un truc idéologique quoi, il était dans un truc profondément intime ». Pour leurs enfants en revanche, ces parents défendent le principe d'une approche dite « d'attente vigilante » (*watchfull waiting*), comme le défend Christine en se référant à Kenneth Zucker, psychologue et sexologue américano-canadien qui a joué un rôle central dans la légitimation, des années 1980 aux années

2000, d'une approche correctrice de la non-conformité de genre des jeunes enfants (Sallée et Raia, 2025; voir par exemple Zucker, 2008) :

« C'est la posture de Kennet Zucker, qui avait juste la position intelligente qui est que 60 à 80 % des enfants que tu suis avec une approche de *watchfull waiting*, et ben ils finissent par devenir des personnes homosexuelles ou continuer à être des personnes hétérosexuelles avec un rapport au corps qui est celui d'un garçon efféminé ou d'une fille *butch*. Et on en a rien à foutre » (Christine, 47 ans).

Comme l'illustre cet usage, par Christine, des travaux de Kenneth Zucker, ces parents articulent la fixité du sexe biologique à une ouverture à la variabilité du genre, des masculinités et des féminités, appréhendés comme autant de constructions sociales. Comme Christine, Estelle explique ainsi avoir éduqué ses « trois filles » dans une distance critique à l'égard des caractéristiques stéréotypées de la « fille girly ». Cette articulation (fixité du sexe / variabilité du genre) renvoie ces mères à un courant du féminisme dit essentialiste, ou « femelliste¹³ », que ses adversaires qualifient de *Terf*, pour *Trans-exclusionary radical feminism*. Ce courant, qui refuse aux femmes trans le statut de femme, et l'accès aux espaces réservés aux femmes, entend (ré)affirmer le rôle du corps, biologiquement déterminé, dans la définition des identités sexuées. Louise défend ainsi son ancrage dans le courant « radfem » (pour *radical feminism*), qui lui permet de critiquer les stéréotypes de genre tout en refusant de brouiller la fixité du sexe biologique : « Je revendique le droit que ma petite fille de cinq ans puisse avoir un doudou Spiderman, je revendique le droit que... Ben là, mon fils de 15 ans [...] a les cheveux plus longs que moi et ça le fait chier que tout le monde l'appelle mademoiselle [...] Il dit "non, je suis un mec" [...] Lui ça l'horripile, parce qu'il a été élevé justement, enfin, dans l'idée que tant que ton sexe ne définit pas tes goûts, en fait ». Pour Estelle, si Charlie souhaite être un homme, ce serait avant tout parce qu'il ne voudrait plus être une femme. Elle précise alors ce qui lui semble être « la grande faille du féminisme » : « on n'a pas assez valorisé le fait d'être une femme... J'ai une poitrine, je vais allaiter et c'est des moments merveilleux. Ça fait des inégalités de carrière et c'est dégueulasse, mais allaiter mes enfants ça a été des moments magiques... Je l'ai pas assez dit à mes filles ». Ce rapport au féminisme a constitué un élément de la trajectoire d'Estelle,

¹³ Voir le manifeste du mouvement « femelliste » lancé par Dora Moutot et Marguerite Stern, publié le 9 janvier 2023 : <https://www.femelliste.com/manifeste-femelliste-feministe>

qui raconte n'avoir d'abord rencontré, dans ses recherches françaises sur les questions trans, « que des trucs d'extrême droite », jugeant cela « impossible » dans sa « culture » de « femme de gauche » : « Mais c'est là que le fait d'être chercheur m'a aidé, c'est-à-dire que voilà, faire de la révision en anglais c'est assez banal. Donc je suis tombée assez vite sur de la littérature sur ce qu'il se passait en Angleterre. Et j'ai vu qu'il commençait à y avoir un mouvement féministe très très opposé aux transitions, très opposé à la radicalité des transactivistes ».

Si de nombreuses mères rencontrées, comme Estelle, mentionnent une sensibilité féministe préalable aux questionnements de genre de leurs enfants, rares cependant sont celles qui avaient alors déjà pleinement réfléchi à la question trans avant le *coming out* de leur enfant. Marie fait de ce point de vue figure d'exception. Engagée de longue date dans une grande association féministe, elle explique avoir atteint dès 2015, à l'occasion d'un débat interne sur l'annulation d'un événement jugé transphobe par une partie des militantes, ce qu'elle nomme « [s]on pic trans », référant par ce terme au « moment où on arrête d'être dans l'empathie, la tolérance, l'inclusivité, parce qu'on comprend le caractère néfaste de cette idéologie pour notre combat ». Pour elle, le militantisme trans tendrait ainsi à « efface[r] les réalités biologiques que les femmes vivent ». Déjà à cette époque, son enfant Ben, alors jeune adulte, et qui selon sa mère « savait quelle était [sa] position sur la question », commence à s'éloigner de sa mère. N'ayant pu rencontrer Ben, il n'est pas simple de savoir ce que recouvre précisément le conflit qui l'opposait à sa mère, mais il semble que le militantisme de Marie se soit immiscé au cœur de leur relation. Marie se souvient ainsi que Ben, en couple lesbien quand il avait 18 ans, la jugeait « lesbophobe », ce qu'elle estime être un « non-sens » alors qu'elle explique s'être justement battue, en luttant contre les revendications trans, « pour la préservation des espaces lesbiens ». Quelques années plus tard, tandis que Ben est âgé de 24 ans, il charge sa petite sœur d'annoncer à leur mère sa transition et son nouveau prénom. Un an avant ce *coming out*, Marie raconte avoir, plus encore qu'auparavant, médiatisé ses positions en acceptant de participer au webinaire d'une organisation féministe internationale reconnue pour ses positions hostiles aux revendications trans : « Et je crois... Enfin je suis sûre qu'elle les a écoutés, ces webinaires. Ils sont sur *Youtube*, on peut... Donc elle a dû écouter le webinaire où je parlais et elle a dû en conclure que j'étais transphobe [...] J'ai essayé de lui expliquer que mes positions sont plus larges, mais elle prend tout cela comme une attaque

personnelle ». Marie juge ainsi que son féminisme, qui l'a conduit à « élève[r] [ses] enfants à critiquer les normes et à réfléchir par elles-mêmes », s'est « retourné contre [elle] », Ben lui renvoyant « [ses] propres principes comme si [elle était] une ennemie de ses choix ».

3.4/ Au-delà du conservatisme traditionnel : une extension de la rhétorique anti-genre

Ce rapport au féminisme permet à ces mères de se distinguer du conservatisme anti-genre porté par la droite chrétienne aux États-Unis, dès les années 1970 et 1980, et diffusé à travers Europe sous l'impulsion du Vatican, au milieu des années 1990 (Paternotte et Kuhar, 2018). Psychologue clinicienne, et en couple avec Dimitri, avocat d'affaire de 50 ans, Christine vit dans un quartier bourgeois de Paris. Ses trois enfants ont été principalement scolarisés dans des écoles privées catholiques, bien qu'elle se présente comme « plutôt athée ». En raison peut-être des doutes que pourrait laisser planer sa situation sociale et les choix qu'elle a opérés pour la scolarité de ses enfants, elle nous explique, à la fin de l'entretien, n'avoir rien à voir avec les « cathos réacs de la Manif pour tous ». Engagée dans une association d'aide aux personnes migrantes, où elle exerce comme psychologue une journée par semaine, Christine témoigne à plusieurs reprises, durant l'entretien, de ses convictions féministes, eu égard au partage des tâches domestiques ou au respect des stéréotypes de genre : « Mon fils a fait de la danse classique, mes filles ont fait du foot ». Parmi les autres mères rencontrées via le collectif Ypomoni, seule Mara (54 ans), orthodontiste, vit dans des conditions matérielles proches de celles de Christine. D'autres disposent d'un important capital culturel, comme Estelle (47 ans), professeure d'Université, ou Dominique (54 ans) et Louise (46 ans), toutes deux enseignantes en lycée, ainsi que Marie (52 ans), militante féministe. Catherine (58 ans) et Marcelle (48 ans) occupent des positions intermédiaires dans la fonction publique. Cynthia (47 ans) est artiste céramiste, après une première carrière dans l'administration culturelle. Fille d'une femme de ménage et d'un père épicier, Cynthia insiste, dès le début de l'entretien, sur ses origines populaires, et souligne son « ancrage à gauche ». Elle se décrit ainsi comme « sympathisante LFI¹⁴ », quoiqu'elle ajoute avoir voté blanc aux élections présidentielles de

¹⁴ La France Insoumise

2022, expliquant ne pas pouvoir « voter pour un parti qui disait des absurdités au sujet des mineurs trans ». Évoquant l'engagement politique de l'une de ses filles, qu'elle décrit comme « féministe et anticapitaliste », elle évoque les « gros problèmes » que cette dernière connaîtrait actuellement au sein du collectif trotskyste au sein duquel elle milite en raison de ses positions « contre la prostitution » : « elle est pas putophobe, elle est juste contre la marchandisation du corps des femmes, elle est contre la GPA et elle ne comprend pas ces questions de genre. C'est-à-dire qu'elle dit : "mais moi maman, fuck le genre, les filles s'habillent comme elles veulent, les mecs s'habillent comme ils veulent" ». Cynthia s'indigne ainsi de la manière dont « les jeunes d'aujourd'hui » s'engouffrent dans les stéréotypes de genre plutôt que de les combattre : « Moi dans les années 90, je portais des rangers, des chemises d'homme, et personne ne m'a jamais dit que j'étais un garçon. Aujourd'hui, une fille qui aime ces codes serait considérée comme trans ».

Les parents transsceptiques que nous avons rencontrés occupent donc des positions sociales relativement proches de celles des parents qui, au moment des entretiens, soutiennent leur enfant dans ses démarches de transition de genre. Ce résultat n'épuise pas toutes les questions, notamment celle qui chercherait à saisir, avec plus de finesse que nous ne pouvons le faire, les (pré)dispositions – notamment idéologiques – à devenir transsceptiques ou, à l'inverse, transaffirmatifs. Il témoigne cependant d'une extension de la rhétorique anti-genre, retravaillée par des parents qui cherchent à tenir tête à leur enfant tout en gardant leur distance à l'égard du conservatisme religieux qui l'a historiquement portée.

4/ S'OPPOSER À LA TRANSITION DE GENRE : DU TRANSSCEPTISME À LA STRUCTURATION D'UNE RÉTHORIQUE TRANSPHOBE

Cette relecture parentale du *coming out*, et le positionnement qu'il sous-tend dans le champ clinique et dans celui du féminisme, s'accompagne de l'adoption, par les parents, d'un ensemble de pratiques d'opposition à la transition de genre de leur enfant.

4.1/ Les parents d'enfants mineurs : pouvoir et espoir de l'autorité parentale

Ces pratiques se manifestent avec une acuité particulière quand les enfants sont encore mineurs : les parents disposent alors de prises sur la vie de leurs enfants, pouvant ainsi entretenir l'espoir de changer le cours de leurs trajectoires. Mara (54 ans) se félicite ainsi qu'elle et son conjoint aient été « catégoriques », dès le départ, quand leur enfant, à l'âge de 15 ans, leur a fait part de son désir de transition. Elle y voit même la cause de signes, qu'elle juge encourageants, d'un « cheminement » d'Adam qui, aujourd'hui âgé de 17 ans, se dirait désormais « non-binaire » et non plus « garçon transgenre » : « j'aurais aimé sauter cette étape [rire], qu'elle me dise que c'est une fille [...] Mais si elle a besoin de ça, bon ». Ce refus catégorique explique selon elle que, dans les mois qui ont suivi, Adam ait cherché à se rapprocher d'elle (elle évoque notamment, à plusieurs reprises, des « câlins » qu'elle n'avait plus l'habitude de recevoir) : « y'a un phénomène qui s'est passé, elle a eu peur... Elle a eu peur d'un désamour, elle a eu peur ». Cynthia (47 ans) s'en veut quant à elle d'avoir « toléré », avec son conjoint, que Sam parle de lui au masculin : « c'est la seule chose qu'on tolère, mais je pense qu'on n'aurait pas dû ». Évoquant le moment où, comme le raconte aussi Mara, elle a jeté le *binder*¹⁵ de Sam à la poubelle, elle interroge plus généralement son rapport à l'éducation : « Elle s'est achetée un *binder*... [...] La première fois qu'elle l'a mis au sale, je l'ai jeté à la poubelle. Elle l'a jamais revu, elle me l'a jamais réclamé. Parfois, je me demande si elle n'attend pas qu'on lui dise non, si on n'a pas été des parents un peu trop gentils ». Ainsi décidés à tenir tête à leurs enfants, les parents peuvent aussi tenter d'agir sur leurs réseaux de sociabilité qu'ils jugent problématiques. Mara, expliquant avoir découvert le désir de transition d'Adam en accédant à son compte *Tiktok*, a ainsi fait ce que, juge-t-elle, « peu de parents osent faire », en installant sur le téléphone d'Adam une application destinée à bloquer tout accès à ses réseaux sociaux.

Quand les enfants sont mineurs, comme c'est le cas d'Adam (17 ans) et Sam (16 ans) au moment où nous rencontrons leurs mères, les prises des parents sur la vie de leurs enfants

¹⁵ Un *binder* est un sous-vêtement en tissu extensible ou élastique conçu pour aplatir et comprimer les seins.

sont encore accentuées par l'exercice de l'autorité parentale, qui en France conditionne la plupart des démarches de transition à l'accord des deux parents. Ainsi en est-il de l'accès à un traitement hormonal, mais également du changement de prénom, à l'état civil¹⁶ comme à l'école¹⁷. Les parents peuvent alors entrer en conflit avec certaines institutions pour les rappeler à la loi, et à la primauté de leur autorité. En apprenant que Sam était genré au masculin dans le groupe de scoutisme qu'il fréquentait depuis plusieurs années, Cynthia a ainsi décidé de « monter au front », jusqu'à appeler le « ministère de la jeunesse et des sports ». Quelques mois plus tard, et malgré l'intervention du ministère, Cynthia décidait de désinscrire Sam de son groupe, en raison des mauvaises influences qu'il y subirait, notamment de la part d'un chef scout lui-même trans. Mara, apprenant qu'Adam était genré au masculin dans son école, par ses ami-es comme par plusieurs de ses professeur-es, évoque une démarche semblable auprès de son lycée. Constatant que « rien n'avait changé » malgré un premier rendez-vous avec le proviseur, elle raconte un vif échange avec la professeure principale d'Adam : « Je l'ai carrément engueulé [...] Je lui dis "vous vous rendez compte que... [...] que vous êtes hors-la-loi, que vous devez respecter l'état civil, que je vais vous faire un procès". Je l'ai déchirée, totalement déchirée alors que c'était une gentille prof de 30 ans ». Quelques jours plus tard, un courriel du proviseur, mentionnant un « rapport au rectorat » en raison de l'« attitude menaçante » de Mara, convainc cette dernière de changer Adam d'établissement, ainsi que d'entamer une poursuite judiciaire contre le rectorat. Malgré l'intervention d'un médiateur du rectorat, et malgré les coûts que représente cette démarche judiciaire (« l'avocat nous a dit que, pour aller jusqu'au bout, ça va coûter 7000 euros »), Mara, encouragée par d'autres mères d'Ypomoni, n'envisage pas d'abandonner :

« J'ai eu rendez-vous avec le médiateur quelques jours après le changement d'établissement. Il m'écoute et il me dit : "Bah écoutez, madame, votre problème est résolu, puisque l'enfant a changé d'établissement". Et moi j'ai dit : "Vous trouvez que mon problème est résolu ? [...] Vous ne trouvez pas que

¹⁶ La décision de changer de prénom à l'état civil avant l'âge de 18 ans est conditionnée à l'autorisation des représentants légaux. Le changement de la mention de sexe est quant à lui totalement prohibé avant 18 ans, sauf dans le cas d'une procédure dite « d'émancipation », possible dès l'âge de 16 ans... avec l'accord des représentants légaux.

¹⁷ La circulaire ministérielle dite « circulaire Blanquer », parue à ce sujet en septembre 2021, oblige certes le personnel scolaire à utiliser le prénom que l'élève aura choisi, mais en conditionnant cette obligation à « l'accord des représentants légaux ». La circulaire précise ainsi que « l'exercice de l'autorité parentale, qui recouvre un ensemble de droits et de devoirs ayant pour finalité l'intérêt de l'enfant, ne saurait être remis en cause ».

y’a un gros problème chez vous [...], que vous respectez pas les lois qui sont écrites noir sur blanc en France ?” [...] La démarche est en cours [...] Je sais plus où ça en est, je suis fatiguée mais Christine me dit que ce serait bien d’aller plus loin » (Mara, 54 ans)

Le collectif Ypomoni joue ici un rôle de soutien pour Mara. Cette dernière souligne, à plusieurs reprises durant l’entretien, être « très fatiguée », voire « déprimée » par ce qu’elle estime être une « histoire totalement délirante » qui accapare « la plupart de son temps libre ». D’autres parents évoquent des « doutes » ponctuels, à l’image de Christine (voir plus haut), qui souligne en outre le poids émotionnel que représente la détérioration de ses liens avec Noé, ainsi que le temps et l’énergie qu’elle consacre à cette question, non seulement pour sa propre famille mais également pour le collectif Ypomoni, au sein duquel elle apparaît comme l’une des membres les plus engagées : soutien individuel aux parents, organisation de réunions, rédaction de guides, réponses à diverses sollicitations médiatiques, lobbying politique, etc. Le collectif Ypomoni constitue, de fait, un important espace d’organisation, de mobilisation et de soutien destiné aux parents transsceptiques. Christine mentionne ainsi l’importance du forum général du collectif, hébergé sur la plateforme Discord, au sein duquel les parents peuvent « partager leurs histoires ». Dominique évoque, de son côté, la formation de plus petits groupes WhatsApp, permettant de réunir des membres qui, à l’image des parents d’enfants adultes, « ne se retrouve[nt] pas toujours dans les préoccupations des autres ». Christine coorganise aussi mensuellement, avec son conjoint Dimitri, un groupe de parole ouvert à l’ensemble des parents, qui viennent y partager leur « souffrance ». Dominique mentionne encore une autre rencontre, bimensuelle, avec deux pédopsychiatres, principalement destinée aux « nouveaux parents qui viennent demander... écouter des témoignages [...] Il faut leur dire : “nous aussi on est passé par-là, on comprend” ». Mara explique avoir sollicité, après l’une de ces rencontres, un suivi individuel avec l’une de ces deux pédopsychiatres, qui lui a permis de « raconter son histoire » et de « réentendre des statistiques sur le fait que beaucoup d’enfants changent d’avis après » : « ça m’a beaucoup aidée ». Tout en bénéficiant du soutien psychologique dont ils estiment avoir besoin, les parents consolident, au gré de ces interactions qui constituent autant d’instances de socialisation, leurs convictions transsceptiques.

Quand ils espèrent encore pouvoir faire changer d’avis leur enfant, les parents se mettent en quête d’un suivi psychologique ou psychiatrique destiné à traiter les causes qu’ils supposent

être sous-jacentes à son mal-être et, par ricochet, à son désir de transition. Les parents trient alors, parmi les psychiatres, ceux qu'ils jugent être des bons et des mauvais. Estelle s'inquiète ainsi que la pédopsychiatre de Charlie soit « *transfriendly* », comme elle l'aurait découvert sur le site BDDTrans, avant d'être « rassurée » par ses premières conclusions (voir partie 1). Catherine (58 ans) juge « aberrant » qu'Amber (24 ans) qui, selon sa mère, souhaite savoir « si ça s'avère vrai ou pas [qu'elle est] trans », aille consulter un psychiatre qui, sur une photo trouvée sur Internet, porte « un petit drapeau LGBT » : « je ne sais pas s'il sera hyper objectif ». Elle l'oriente alors vers une autre psychiatre, dont elle pense qu'elle sera « plus sérieuse », avant de se rendre compte, comme Estelle, qu'elle est référée positivement sur le site internet BDDTrans. Plus récemment, elle cherche à orienter Amber vers un nouveau psychiatre spécialisé dans la cyberaddiction, convaincue qu'Amber souffre du « syndrome *Hikikomori*¹⁸ ». Mara, elle, profite des réseaux de son conjoint pour trouver un psychiatre qu'elle tient tout de même à rencontrer au préalable :

« Je voulais pas l'envoyer chez un psy qui dit amen à tout ce qu'un enfant raconte et donc on s'est assuré de son point de vue.

Nicolas: Sur la question de la transidentité en particulier ?

Oui, voilà, voilà, il nous a dit texto que c'est un... Donc il est psychiatre et psychanalyste [...] Il a un pôle universitaire où il reçoit des étudiants en consultation, quelque chose comme ça, et donc il est forcément au courant de ce genre de problème [...] Et il nous a expliqué que tout ça ce sont des symptômes. Tout ce qu'elle a c'est des symptômes et que tout ça, ça va être réglé voilà. Donc il était, comment dire, de notre côté, il était pas... ce que j'appelle endoctriné ».

Ces pratiques d'opposition parentale (tenir tête à son enfant, contrôler ses sociabilités, orienter sa trajectoire de soin, s'engager auprès des institutions, etc.) s'accompagnent de tentatives, par les parents, de maintenir autant que possible un lien de qualité avec leurs enfants. Ils se donnent comme règle générale, pour cela, de ne jamais évoquer directement avec eux la question de l'identité de genre. Reprenant une analogie fréquemment mobilisée par les

¹⁸ *Hikikomori* est un terme japonais qui désigne « un phénomène de retrait social qui [...] consiste à s'enfermer dans sa chambre, généralement au domicile familial, pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, sans s'engager dans des relations sociales » (Tajan, 2015).

parents transsceptiques, Cynthia estime qu'il faut agir avec son enfant comme avec une personne sous « emprise sectaire » : toute confrontation directe pourrait empirer la situation, leurs enfants étant d'abord victimes de quelque chose qui les dépasse, et qu'ils comprendraient fondamentalement mal. Cynthia regrette alors ces moments ponctuels où elle « craque », provoquant un conflit avec Sam :

« J'ai dit un truc comme "ah oui, c'est ressenti, c'est vrai que de nos jours le ressenti prime sur la science" [...] Et puis "c'est comme la Sainte-Vierge, je sens qu'elle est en moi", sachant que je suis athée. Elle a bien compris l'allusion [...] J'aurais pas dû le dire, on s'est pris la tête là-dessus » (Cynthia, 47 ans).

Les parents cherchent alors à convaincre leurs enfants plus indirectement. Cynthia compte par exemple sur le lien de Sam avec ses deux sœurs pour que ce dernier « revienne à la raison ». Elle évoque notamment un concert que ses enfants sont allés voir ensemble, la veille de notre rencontre, au retour duquel Sam, visiblement heureux, serait venu prendre sa mère dans les bras tout en utilisant le féminin : « et elle m'a dit "merci, je suis vraiment trop content, je suis vraiment trop contente" ». Elle s'est reprise ». Mara, de façon similaire, pense que le grand-frère d'Adam pourrait jouer un rôle, bien que ses premières tentatives d'intervention se soient montrées infructueuses. Mettant à profit son important capital économique, Mara souligne avoir en outre multiplié les vacances dans les « grands espaces », pour « aérer » l'esprit d'Adam. Elle évoque notamment « un tour en Namibie » qui « a fait beaucoup de bien » à sa famille, d'autant que l'observation des animaux aurait indirectement permis d'aborder les questions liées au sexe et au genre : « Le guide, sans savoir du tout notre histoire, évidemment, arrêta pas de dire : "Et le mâle il fait ci et la femelle fait ça". Donc je trouvais ça bien de voir que [...] dans le règne animal, bah y'a pas d'interrogation hein, c'est la biologie qui prend le dessus ».

4.2/ Quand les enfants sont majeurs : perte de contrôle et colère transphobe

L'espoir de Mara, tout comme celui de Cynthia et Estelle, est fortement lié au jeune âge de leurs enfants, encore mineurs au moment des entretiens. Pour les parents, la majorité apparaît de fait comme un horizon inquiétant : « c'est le décompte », souligne Cynthia qui, rassurée que

Sam « ne [veuille] pour le moment pas partir de la maison », évoque ces familles d'Ypomoni dont « les gamins [...] partent de chez leurs parents à 18 ans [et] se retrouvent avec le groupe LGBTQ machin [...] à se faire des shoots de testo au lieu de fumer des pétards ». Au moment où nous rencontrons Christine, ses relations avec Noé, qui vient tout juste d'avoir 18 ans, se sont largement dégradées. Convaincue que son enfant « traîne une pathologie », elle en veut à Noé de « pourrir l'ambiance » à la maison, et ironise sur sa transition à venir : « elle a 18 ans, je ne suis pas dans un contrôle absolu [...] C'est ce que j'appelle le droit de faire de la merde, et c'est son droit le plus strict. Et moi, mon devoir était de la protéger tant qu'elle était mineure ». Estimant que « [son] combat est fini », elle refuse pourtant catégoriquement de genrer Noé au masculin, tout en le culpabilisant de la souffrance qu'occasionnerait son désir de transition :

« On n'a jamais accepté, on n'acceptera pas. On a fait... En fait, tu peux le faire à l'extérieur, on en a rien à foutre. Nous, on t'a choisi A. [le prénom de Noé à la naissance]. On a mis des mois à choisir ce nom. Tu es née fille, tu es une fille. Après tu peux te déclarer autre chose. Alors évidemment, elle a commencé à faire les papiers à l'état civil. Et évidemment, elle est allée jusqu'au bout de rien. Elle est très désorganisée, mais je lui ai... Et en fait, il y a une scène terrible où elle m'a dit : "je vais changer mon prénom, je vais changer mon état civil". Et là je lui dis : "si tu fais ça, tu me tues en tant que mère [...], tu tues l'enfant auquel j'ai donné naissance" » (Christine, 47 ans).

Dans l'économie familiale, c'est Dimitri, le père de Noé, qui se charge de maintenir les liens. Noé ayant aujourd'hui son propre appartement, proche de la classe préparatoire où il poursuit ses études, il ne rentre chez lui qu'occasionnellement. Dimitri explique avoir avec lui « un déjeuner de temps en temps » pour échanger sur « ses études, ce qui se passe, etc. », mais sans jamais aborder « les questions transidentitaires ». On retrouve là des processus présents dans d'autres familles dont les enfants sont adultes. Louise (46 ans), dont la fille Lola lui avait annoncé son désir de transition (finalement abandonné¹⁹) à l'âge de 17 ans, souligne ainsi qu'étant devenue « la personne à abattre » (« j'étais la méchante, la pas gentille »), le père de Lola se chargeait de « discuter avec elle » et de maintenir le lien. Marie explique de même qu'en raison de ses liens dégradés avec Ben, c'est son ex-conjoint qui est chargé de maintenir

¹⁹ Lola est la jeune fille « désisteuse » dont il était question plus haut.

les liens : « il est plus tenu au courant, il arrive à la voir, mais il s'arrache les cheveux lui aussi, enfin il dit que c'est un visuel épouvantable et que c'est n'importe quoi ». L'entretien avec Marie, qui ne voit plus Ben depuis près de deux ans au moment où l'on se rencontre, dit bien toute l'ambivalence des parents à l'égard de leurs enfants adultes. Cherchant à maintenir un lien (via son ex-conjoint, ainsi qu'en lui envoyant régulièrement des courriers), elle explique avoir arrêté de prendre toute position publique sur les questions trans, et avoir accepté de le genrer au masculin la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Elle ne justifie cependant pas ces décisions par la volonté d'accepter sa transition, qu'elle juge relever d'une « idéologie mortifère », mais en raison de ce qu'elle estime être l'attitude recommandée face à toute dérive sectaire : « Je fais comme on fait avec les enfants qui sont pris dans la scientologie, c'est-à-dire qu'il faut faire semblant d'adhérer au système pour pouvoir garder le contact ». Ce maintien – fragile – des liens s'accompagne d'un sentiment de colère à l'égard de son enfant, dont elle juge qu'il la « maltraite », ainsi que d'une expression de mépris et de dégoût que nous retrouvons chez les quatre autres parents rencontrés dont les enfants ont amorcé une transition hormonale et/ou chirurgicale : « Elle prend de la testo, elle a la voix basse, elle a des poils partout. C'est affreux... Devoir se bousiller comme ça, c'est un massacre ».

Ces parents n'envisagent dès lors le lien à leur enfant, pourtant adulte, que sous l'angle d'un processus d'infantilisation qui croise deux autres processus, de culpabilisation et de monstrualisation²⁰ : leur enfant ne saurait tellement plus ce qu'il fait, ni ce qu'il était et ce qu'il devrait être, qu'il ne ferait que gâcher la vie de ses parents en détruisant son propre corps. Dans le cas le plus conflictuel qu'il nous ait été donné à voir, Catherine, poussant au bout cette logique d'infantilisation, a ainsi amorcé à l'encontre d'Amber (24 ans), décrite par sa mère comme isolée et en grande précarité psychique, relationnelle et financière, une démarche judiciaire destinée à la placer sous tutelle : « j'ai vu qu'il était manipulé par des personnes en ligne, et qu'il prenait des décisions destructrices, j'ai pensé que la tutelle était le seul moyen de

²⁰ Il est certainement possible de faire la généalogie de cette monstrualisation. Dans plusieurs textes fondateurs du féminisme anti-trans (Janice Raymond, Mary Daly), les technologies médicales de changement de sexe sont ainsi métaphoriquement associées à la naissance du monstre de Victor Frankenstein, symbolisant « le désir insensé de pouvoir » et « la folie de la violation des limites » (Mary Daly, 1978). Quelques années plus tard, l'autrice et historienne trans Susan Striker a alors, et au contraire re-mobilisé la figure de Frankenstein dans une visée d'affirmation de soi, revendiquant ainsi « la puissance obscure de [son] identité monstrueuse » (Stryker, 1994, 246).

le protéger [...] Cela a été une décision terrible à prendre. Il m'en veut beaucoup, mais je ne pouvais pas rester sans rien faire ». L'échec de la démarche, suite à un appel d'Amber, n'a fait qu'accentuer la colère de Catherine contre cette dernière, qu'elle juge incapable de « se prendre en main », et plus généralement contre une société qu'elle estime être aujourd'hui « gangrénée par le transactivisme ».

CONCLUSION

Pour une majorité des parents rencontrés dans le cadre de cette enquête, les questionnements d'un enfant sur son identité de genre mettent à l'épreuve les projections binaires et hétéronormées à partir desquelles ils ont construit un certain lien avec leur enfant, et un certain rapport à leur identité de parent. Ceci vaut quelle que soit leur position, au moment où nous les rencontrons, sur l'éventualité d'un parcours de transition. Différents travaux décrivent ainsi les voies qu'empruntent les parents pour en venir à accepter cette identification minoritaire (Pullen-Sansfaçon et al., 2020), et construire, chemin faisant, un nouveau rapport à soi, à son enfant, et plus généralement à la parentalité (Frappier, 2018 ; Rahilly, 2020 ; Masclet, 2023). En s'appuyant sur le concept interactionniste de carrière, ces travaux décrivent les processus de socialisation, ou de « resocialisation » (Masclet, 2023, 94) à travers lesquels les parents engagent – et s'engagent dans – des formes de travail sur soi, ou de « conversion de soi » (Darmon, 2008, 158 ; Frappier, 2018, 111). Ce travail, principalement opéré par les mères, constitue une dimension cruciale de l'accompagnement (psychologique ou psychiatrique, médical, psychosocial, etc.) des enfants et des jeunes trans : au regard des clinicien·ne·s, les familles elles-mêmes apparaissent ainsi « en transition » (Condat, 2020). Ce rapport complète ces travaux en appliquant une grille de lecture similaire aux parents qui, au contraire, en viennent à s'opposer à la transition de genre de leur enfant. À une « parentalité transaffirmative » (Rahilly, 2020), fait dès lors face ce que ce rapport nomme une parentalité transsceptique. Dans la deuxième moitié des années 2010, le travail fortement contesté de Lisa Littman (2018) sur ce qu'elle nomme la « dysphorie de genre à apparition rapide » (*rapid-onset gender dysphoria*) a offert une visibilité et une légitimité croissantes à ce transscepticisme parental, contribuant à l'intensification des controverses actuelles qui entourent les enfants et les jeunes trans.

Camille Masclet (2023) évoque de façon secondaire, dans son enquête sur les socialisations à rebours de parents d'enfants LGBT, « les cas où les parents n'entrent pas dans la carrière – parce qu'ils ou elles refusent ou ignorent les appartenances minoritaires des enfants » (Masclet, 2023 : 79). Si nous ne pouvons nous prononcer, à partir des matériaux dont nous disposons, sur les parents qui ignorent les questionnements de leur enfant, nos données montrent en revanche que les parents qui les refusent entrent bien dans une carrière. Le point de départ de cette dernière, marquée par le choc du *coming out*, semble plutôt commun aux parents transaffirmatifs et aux parents transsceptiques, quoique l'on ne puisse exclure que ces derniers, bien avant le *coming out*, aient appris à fermer les yeux sur des signes préalables qu'ils ne souhaitaient pas voir. Malgré ces questions qui restent à explorer de façon plus approfondie, cette similitude du point de départ permet de relativiser la stricte division entre d'un côté, les parents qui acceptent, et de l'autre ceux qui refusent ou qui s'opposent. Nous avons ainsi rencontré des parents qui, changeant d'avis avec le temps, ont amorcé l'une des carrières avant de rejoindre l'autre. Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier l'existence de cette division entre parents, qui structure une grande part des débats publics sur l'accompagnement des enfants et des jeunes trans. Mais cette division constitue moins le point de départ que le produit cristallisé de carrières qui en viennent à mettre dos à dos des parents qui ne semblent pourtant pas, *a priori*, en tous points éloignés. Si une telle affirmation mériterait une étude plus poussée, qui interrogerait notamment les (pré)dispositions – notamment idéologiques – à entrer dans une carrière ou dans une autre, nous avons rencontré, dans les deux cas, des parents relativement proches, en couples hétérosexuels, pour la plupart issus des classes moyennes et supérieures et dotés d'un important capital culturel. À partir du choc initial, la carrière d'opposition à la transition de genre se construit par la découverte, l'apprentissage et l'appropriation d'un ensemble de savoirs qui légitiment une certaine lecture du *coming out* et du mal-être plus profond que celui-ci recouvrirait. Ces savoirs, situés au croisement du champ clinique et du champ féministe, permettent à ces parents de se distinguer de la rhétorique anti-genre traditionnellement portée par le conservatisme religieux – et en Europe, principalement catholique (Paternotte et Kuhar, 2018). Cette carrière d'opposition, aboutissant à des formes d'engagement public et politique de parents transsceptiques, participe dès lors à une diversification et, *in fine*, à une expansion des critiques d'une supposée « idéologie du genre ».

Cette carrière s'incarne également dans un ensemble de pratiques d'opposition visant à tenir tête à son enfant, avec l'espoir de peser sur sa trajectoire d'identification, sans pour autant rompre le lien avec lui. Quand les enfants sont majeurs, ou quand ils passent la majorité au fil du conflit qui les oppose à leurs parents, ces derniers se voient confrontés aux limites de leur autorité, et du contrôle qu'ils peuvent exercer sur leurs enfants. Leur refus de la transition se manifeste alors dans les termes méprisants et dégradants qu'ils mobilisent pour parler de leurs enfants, structurant une rhétorique transphobe qui apparaît comme l'aboutissement de leur carrière.

BIBLIOGRAPHIE

- American Psychiatric Association. *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*. 5e version.
- Alessandrin Arnaud et Espineira Karine. *Sociologie de la transphobie*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2019.
- Becker, Howard. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris: Métailié, 1985.
- Clair, Isabelle. *Les choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes*, Seuil, Paris, 2023.
- Condat, Agnès. « Familles en Transitions ». *Recherches en psychanalyse* 30, no. 2 (2020): 131-139.
- Daly, Mary. *Gyn/Ecology: The Metaethics of Radical Feminism*. Boston: Beacon, 1978.
- Darmon, Murielle. « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation ». *Politix* 82, no. 2 (2008): 149-167.
- Déchaux, Jean-Hugues et Le Pape, Marie-Clémence. *Sociologie de la famille*. Paris: La découverte, 2021.
- Déchaux, Jean-Hugues. « Le sacre de l'enfant. Regards sur une passion contemporaine ». *Revue française de sociologie* 55, no. 3 (2014): 537-561.
- Diter, Kevin, *L'enfance des sentiments. La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, Thèse de santé publique-sociologie, Paris, Université Paris-Saclay, 2019.
- Espineira Karine. « Le bouclier thérapeutique : discours et limites d'un appareil de légitimation », *Le sujet dans la Cité* 2, n°1 (2011) : 189-201.
- Falcoz, Julie. « Caroline Goldman et les dérives de l'éducation positive ». *Madame Figaro*, publié le 25 janvier 2023.
- Flavigny, Christian. *Aider les enfants transgenres : contre l'américanisation des soins*. Paris: Tequi, 2021.
- Frappier, Andrée-Ann. *Par-delà le rose et le bleu : l'expérience des parents d'enfants transgenres*. Mémoire de maîtrise de sociologie, Université de Montréal, 2018.
- Hochschild, Arlie. *Le prix des sentiments: Au cœur du travail émotionnel*. Paris: La Découverte, 2017.
- Lareau, Annette. *Unequal Childhoods: Class, Race, and Family Life*. Berkeley: University of California Press, 2003.

- Laugier, Sandra. « Le care comme critique et comme féminisme ». *Travail, genre et sociétés* 26, no. 2 (2011): 183-188.
- Le Pape, Marie-Clémence. « Qu'est-ce qu'un "bon" parent ? Analyse des images véhiculées par les affiches et brochures des campagnes de santé publique ». In Claude Martin (dir.), « *Être un bon parent* » : une injonction contemporaine, Rennes: Presses de l'EHESP, 2014.
- Littman Lisa, 2018. « Parent reports of adolescents and young adults perceived to show signs of a rapid onset of gender dysphoria », *PLOS ONE*, vol. 14(3), en ligne.
- Masclet, Camille. « Devenir parents de LGBT. Des socialisations minoritaires par ricochet ? ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 249, no. 4 (2023): 76-95.
- Macé, Éric. « Ce que les normes de genre font aux corps / Ce que les corps trans font aux normes de genre ». *Sociologie* 1, no. 4 (2010): 497-515.
- Garcia, Sandrine. *Mères sous influence. De la cause des femmes à la cause des enfants*. Paris: La Découverte, 2011.
- Paternotte, David, et Roman Kuhar. « L'«idéologie du genre» en mouvement ». In David Paternotte et Roman Kuhar (dir.), *Campagnes anti-genre en Europe : Des mobilisations contre l'égalité*, Lyon: Presses universitaires de Lyon, 2018, 11-36.
- Pullen Sansfaçon, Annie, Valeria Kirichenko, Cindy Holmes, Stephen Feder, Margaret L. Lawson, Shuvo Ghosh, Jennifer Ducharme, Julia Temple Newhook, et Frank Suerich-Gulick. « Parents' Journeys to Acceptance and Support of Gender-diverse and Trans Children and Youth ». *Journal of Family Issues* 41, no. 8 (2020): 1214-1236.
- Pullen Sansfaçon, Annie, Gelly Morgane A., Gravel Rosalie, Medico Denise, Baril Alexandre, Susset Françoise, et Paradis August. « A nuanced look into youth journeys of gender transition and detransition », *Infant and Child Development*, 32, n°2 (2023): 1-21.
- Rahilly, Elizabeth. *Trans-Affirmative Parenting: Raising Kids Across the Gender Spectrum*. New York: New York University Press, 2020.
- Rizza, Maryse, et Paul B. Presciado. « Pour le droit d'accompagner son enfant dans son identité de genre ». *Libération*, publié le 21 juillet 2022.
- Sallée, Nicolas, et Leda Raia. « Corriger le "mauvais genre". Savoirs et controverses sur le traitement clinique des jeunes trans et non-conformes sur le plan du genre (1960 à nos jours) », *Sociologie*, à paraître.
- Tugaye, Amélie, Ernoult Emmanuel, Vitu Vanessa et Stéphanie Schramm. « Évolution de la prévalence et de l'incidence de la dysphorie de genre en France depuis 2013 à partir des bases médico-administratives », *Santé Publique*, 34 (2022) : 145-150

Wren, Bernadette. « “I can accept my child is transsexual but if I ever see him in a dress I'll hit him”: Dilemmas in parenting a transgendered adolescent ». *Clinical Child Psychology and Psychiatry* 7, no. 3 (2002): 377–397.

Zucker Kenneth J. « Children with gender identity disorder: Is there a best practice? », *Neuropsychiatrie de l'Enfance et de l'Adolescence* 56, n°6 (2008): 358-364